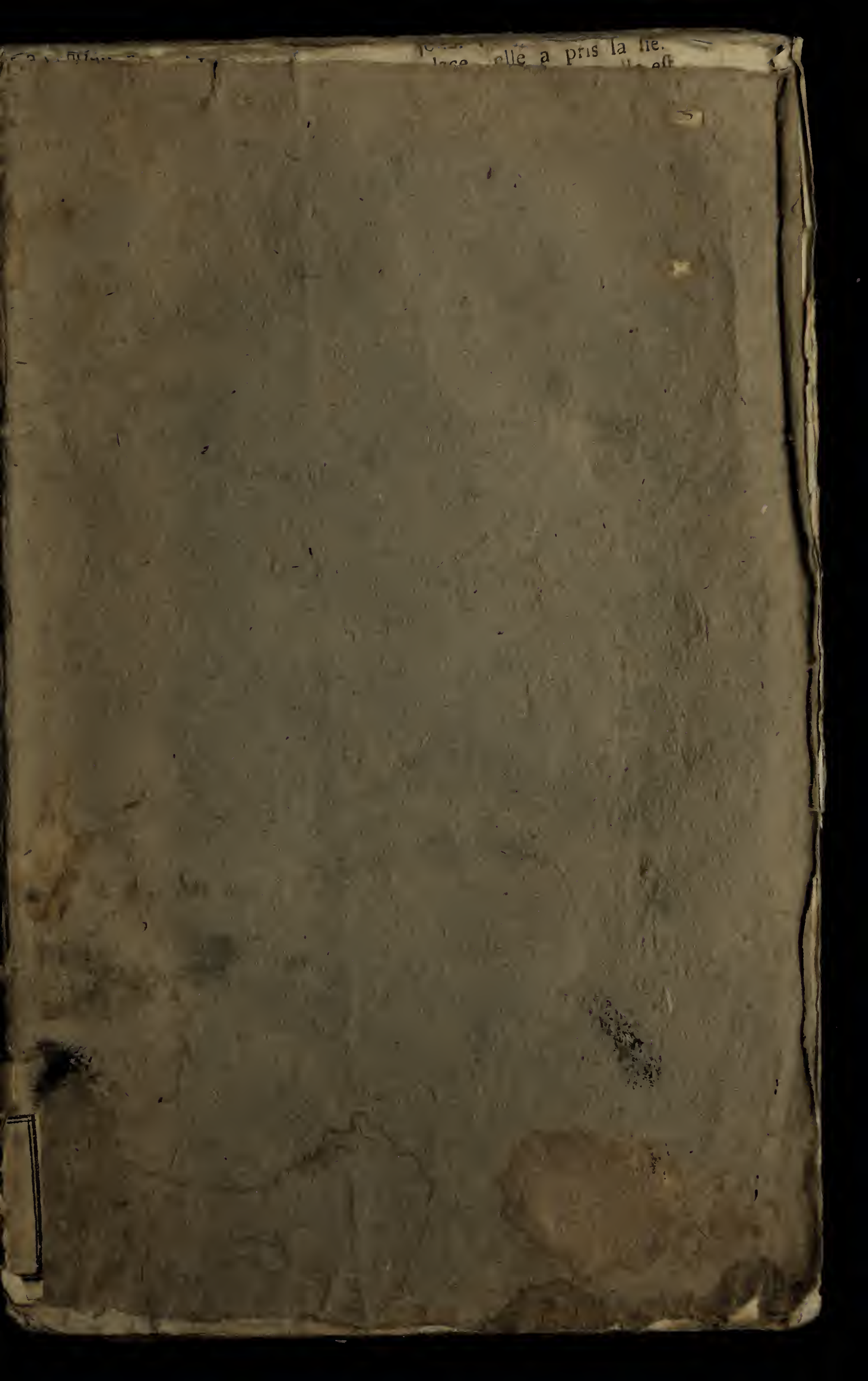


ur la fecourir; mais elle,
ns qu'elle baignoit de

jouer m'ayant même
place, elle a pris la
Pendant le fouper, ell

nots. C'étoit toujours, à la vé-
ié qui répondoit *à mon amour* :
ge de convention ne changeoit
es chofes ; & quand nous fe-
infi, j'en aurois peut-être été
nais non pas moins fûrement.
n'étoit plus queftion de m'é-
me elle le vouloit d'abord ;
tretiens que nous avons jour-
je mets mes foins à lui en of-
, elle met les fiens à la faifir.
ft ordinairement à la prome-
affent nos petits rendez-vous,
x qu'il a fait tout aujourd'hui,
rien efpérer ; j'en étois même
trarié ; je ne prévoyois pas
ois gagner à ce contre-temps.
fe promener, on s'eft mis à
t de table ; & comme je joue
 fuis plus néceffaire, j'ai pris
monter chez moi, fans autre
attendre, à-peu-près, la fin

 joindre le cercle, quand j'ai
nante femme qui entroit dans
nt, & qui, foit imprudence
'a dit de fa douce voix : « Où
onc ? il n'y a perfonne au fal-
m'en a pas fallu davantage,
ouvez croire, pour effayer
lle ; j'y ai trouvé moins de
je ne m'y attendois. Il eft
s eu la précaution de com-
erfation à la porte, & de la

commencer indifférente ;
nous été établis, que j'ai
ble, & que j'ai parlé *de*
amie. Sa premiere réponfe
m'a paru affez expreffive : »
» t elle-dit, ne parlons p
& elle trembloit. La pauv
voit mourir.

Pourtant elle avoit tort
puis quelque temps, affu
jour ou l'autre, & la voy
force dans d'inutiles comb
lu de ménager les mienne
fans effort, qu'elle fe ren
Vous fentez bien qu'ici il f
complet, & que je ne veu
l'occafion. C'étoit même d'a
mé, & pour pouvoir être
m'engager trop, que je fuis r
d'amour, fi obftinément ref
me croyoit affez d'ardeur, j'a
plus tendre. Ce refus ne
il m'affligeoit ; ma fenfible ar
voit-elle pas quelques confola

Tout en me confolant, u
reftée dans la mienne ; le jo
apppuyé fur mon bras, & nou
mement rapprochés. Vous a
remarqué combien, dans cet
à mefure que la défenfe mollit
des & les refus fe paffent d
comment la tête fe détourne,
fe baiffent, tandis que les di
jours prononcés d'une voix foib

NÉCESSITÉ D'UNE *RELIGION* DOMINANTE.

Par un Homme qui n'est ni Prêtre, ni Fanatique, ni Chouan, ni Émigré.

DÉDIÉ AUX GENS DE BIEN.

> Di multa neglecti dederunt
> Hesperiæ mala luctuosæ.
> *HORACE. Ode VI. Liv. 3.*

Case FRC 5763



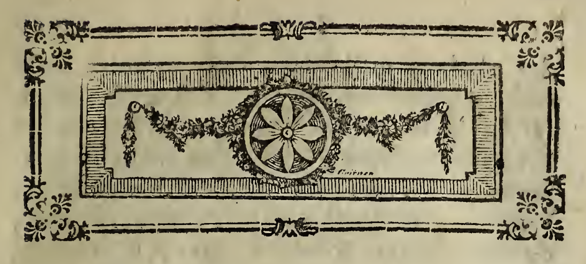
A PARIS,
Chez les Marchands des Nouveautés.

AN 5e (1797.)

A N
bots.
ié q
ge (
es c
insi,
nais
n'ét
me
tretié
je me
, elle
est orc
assent
x qu'i
rien e
trarié ;
vois ga
se pr
t de ta
suis p
monte
attend

s joindr
nante se
nt, &
'a dit de
onc ? il r
m'en a
ouvez c
elle ; j'y
je ne m
s eu la
ersation

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO



NÉCESSITÉ D'UNE RELIGION DOMINANTE.

LE premier ſentiment de l'Homme eſt celui de la douleur. A peine ouvre-t il les yeux à la lumière qu'il commence à ſouffrir. Les tourments que ſa naiſſance cauſe à ſa mère, les dangers ſans nombre qui ennvironent ſon berceau, les maladies cruelles qui aſſiégent ſon enfance, ſemblent lui annoncer que ce n'eſt qu'a regrets que le Ciel lui donne la vie, & lui préſager les triſtes orages qui doivent accompagner ce funeſte bienfait. Le premier ſigne qu'il donne de ſon exiſtence, ce ſont des pleurs. Les liſières dont on l'entoure, ſymboles

des chaînes mille fois plus pesantes qu'il doit porter un jour, le développement tardif de ses organes, la peur qu'il éprouve a chaque instant, tout, jusqu'aux instrumens même de ses plaisirs démontre sa foiblesse, & lorsqu'après bien des maux, de sollicitudes & de larmes, la raison, ce premier rayon de la Divinité commence à l'élever à la dignité de l'homme, loin de diminuer sa dépendance, elle ne fait qu'augmenter ses devoirs. Un coup d'œil jetté sur la Nature, sur cet Astre magnifique dont la chaleur l'anime, dont l'éclat brillant l'éblouit, sur cet ordre admirable des saisons qui se succèdent avec tant de fidélité & de sagesse, pour modérer ses peines & varier ses plaisirs, perce à travers le voile auguste où se cache l'Ouvrier sublime dont la main puissante fait mouvoir de si beaux ressorts; & quand ensuite il descend dans son cœur & médite sur son être; qu'il refléchit sur la quantité innombrable de fibres qui rendent sa conservation un miracle continuel, sur les rapports de ses sens avec son ame, sur la manière dont lui viennent ses idées & les moyens de les exposer, le sentiment de sa foiblesse devenant plus fort à mesure que le théâtre où il se lance s'aggrandit sous ses pas, lui fait chercher dans cet Être infini, un appui

contre le poids qui l'accable. Le besoin secret qu'il éprouve d'aimer, le bonheur si doux pour un cœur encore pur de diriger ses premières affections envers celui dont il reçoit tant de bienfaits, donnent de la vie a ces premières leçons que la voix de parents vertueux avoit gravées dans son ame. Elles ne sont plus pour sa raison une énigme, elles reçoivent de son cœur la sanction du sentiment. Ce nom inéfable de Dieu que sa langue encore foible avoit appris à bégayer, ne se présente plus à son imagination attendrie que pour enflammer son esprit d'admiration & son cœur de reconnoissance. Il répétoit auparavant les arides instructions dont on surchargeoit sa mémoire ; sa foible raison s'égaroit dans ces Mystères sublimes dont il ne pouvoit percer l'obscurité ; mais tout a coup les nuages qui l'offusquoient se dissipent, & le flambeau du sentiment éclairant ces ténèbres opère dans son esprit une explosion soudaine, qui fait éclore les lumières qu'il couvoit depuis long-tems. Ainsi ces graines que la main du Jardinier a semées dans les champs, languissent sous les glaces de l'hiver sans action & sans vie. Mais dès que la douce haleine du Printems vient rajeunir la nature, la chaleur vivifiante des rayons du Soleil les féconde,

elles germent & produifent des fruits délicieux.

Quel degré de force, ces idées fe développant enfuite dans une imagination ardente & un cœur fenfible, n'acquièrent-elles pas par leur application aux befoins journaliers de la vie ? Où l'Athée ne voit qu'un aveugle jeu du hafard, il ne voit que providence & fageffe. S'il fe réveille après un doux et paifible fommeil, c'eft pour offrir à l'Être bienfaifant qui l'a confervé pendant la nuit, l'hommage de fa reconnoiffance. Il femble à fon ame enchantée que l'Aftre du jour ne fe leve que pour lui prodiguer les tréfors de fa beauté, que les fleurs n'étalent leur parure, les oifeaux ne ramagent, les zéphyrs ne voltigent, les ruiffeaux ne murmurent que pour charmer fes fens. Dans les fatigues & les ardeurs du jour, un arbre lui prête fon ombrage, un gazon frais devient fon lit de repos, un fruit rafraîchiffant, une onde pure le défaltérent. Par tout cette main protectrice lui offre quelque bienfait, tout porte à fes fens & dans fon cœur une effufion de reconnoiffance tout lui fait fentir combien doit être grand en lui même, celui dont les moindres ouvrages le plongent dans l'admiration.

Le fouffle empefté des paffions ne vient

que trop tôt éteindre ce flambeau divin & altérer ce bel enthousiasme. Les exemples à cet égard ne sont que trop fréquents & plus ils sont déplorables, plus ils doivent humilier l'homme & lui apprendre ce qu'il est, lorsque la main qui le soutenoit le livre à sa propre foiblesse. Il lui faut donc un appui contre lui-même; & puisque c'est dans son sein que se cache son ennemi, c'est donc en lui qu'il doit chercher les armes pour le combattre. Or où pourra-t-il les trouver, si toutes les puissances de son ame, d'accord avec son séducteur, se liguent pour achever sa défaite? si sa raison enchaînée par un charme trompeur ne jette plus qu'une lueur obscure, insuffisante pour guider ses pas tremblants? Quel asile plus sûr peut le mettre à l'abri des orages, que le sein de celui qui connoît toute ses misères, & dont la présence seule inspire la paix & le bonheur? quel appui contre les passions que le bras de celui qui par essence est le centre de toute sagesse? quel meilleur moyen pour triompher du vice, que de faire incliner toutes ses affections vers la pente des vertus contraires & de se précipiter dans cet abyme inépuisable, où s'épurent toutes les taches, où se guérissent tous les maux? Ah! j'en appelle au plus effréné Libertin, & je lui demande s'il n'a jamais fait dans

le plus fort de ſes excès un retour ſur lui-même. Qu'il diſe, ſi dans ces moments où la raiſon reprenant ſon empire dominoit ſes triſtes paſſions, où l'onction divine pénétrant dans ſon cœur agité, en calmoit le trouble & les tempêtes, il n'a pas ſenti un baume conſolateur couler ſur ſes bleſſures profondes ; s'il n'a pas formé des projets d'une meilleure vie, qui, à la vérité, n'ont pas eu d'exécution, mais qui prouvent du moins de quel côté penchent les mouvements de ſon cœur, lorſqu'ils ne ſont point aſſervis par le vice. Eh ! ſi dans le délire même de la ſéduction, un ſeul rayon de la ſageſſe divine peut porter un cœur qui chérit ſes chaînes au deſir de les briſer, combien plus cette égide puiſſante ne doit-elle par le garantir ? Combien plus la communication intime avec l'auteur de toute ſainteté ne doit-elle pas nourrir la vertu ? non, cette fille du Ciel ne peut ſe puiſer qu'à ſa ſource, elle ne peut deſcendre que du Ciel. Tout autre vertu n'eſt que chimère, un vain mot vide de ſens, un beſoin du moment dont l'imagination ſe laiſſe ſéduire, un ſentiment paſſager qu'un intérêt fait naître qu'un autre intérêt fait évanouir. Sans l'idée d'un Dieu tout eſt confuſion ſur la terre, il eſt le centre de tout bien, de toute vertu, de toute juſtice, rien n'eſt bon que parce qu'il le

consacre, rien n'est mal que parce qu'il lui déplaît.

Tant de puissance & de bonté, tant de foiblesse & de misère, doivent donc avoir mis entre Dieu & l'homme des rapports continuels. Ces rapports sont l'amour, la reconnoissance, en un mot le culte & les honneurs dus à sa gloire. Mais quelle gloire, le Créateur de l'Univers peut-il recevoir des hommages de son esclave? aucun sans doute. Nous verrons dans la suite de cet Ouvrage quel est l'être qui peut le glorifier. Mais si l'hommage du serviteur n'ajoute rien à la majesté du maître, ce n'est pas moins pour l'homme un devoir de le lui offrir, & c'est encor un nouveau sujet de reconnoissance qu'il veuille bien ne pas dédaigner des vœux toujours si peu dignes de lui, & trop souvent souillés de mille passions coupables.

Mais ce Culte comment sera-t-il ordonné? l'homme le lui rendra-t-il dans le secret de sa conscience, ou dans la pompe majestueuse d'une cérémonie publique; sur les bords de la mer, au lever du soleil, au milieu des monuments de sa gloire, ou dans l'étroit réduit d'un Temple élevé par ses foibles mains? Sans doute le plus agréable à Dieu, est celui d'un cœur pur. Mais l'homme n'est pas fait pour vivre seul, les mêmes besoins, les mêmes plaisirs le lient

néceſſairement à ſes ſemblables, & tous les tréſors de la nature étant faits pour eux, n'eſt-il pas juſte que la communauté des bienfaits entraîne une communauté de reconnoiſſance, que ſur les monceaux des gerbes fécondes que leur main vient de moiſſonner, il fléchiſſent les genoux devant ce Bienfaiteur Suprême, qu'ils ſe réuniſſent les jours de repos, les jours ſurtout auxquels il veut être plus particulièrement honoré, pour épancher leur cœurs en ſa préſence, & faire parvenir aux pieds de ſon trône un faiſceau de vœux qui célèbrent ſes louanges & le remercient de ſes dons? Quoi! lorſque la Nature entière emprunte mille voix pour publier ſa gloire, que les oiſeaux au lever du ſoleil lui rendent hommage par leur tendre gazouillement, que les Aſtres, les Élémens, les Plantes, les Etres les plus matériels, le louent à leur manière, l'homme ſeul animé de ſon ſouffle reſtera muet dans ce concert, & celui pour qui toutes ces merveilles ont été faites, en jouira ſans ſe ſouvenir de la main bienfaiſante qui les ordonna pour lui? Ah! banniſſons ces coupables penſées, l'Athée ſeul peut le concevoir, & ce n'eſt pas un moindre outrage à la gloire de Dieu, de le ſuppoſer indifférent aux hommages des mortels, que de nier ſon exiſtence.

Cette

Cette vérité eſt conſacrée par l'uſage de tous les Peuples. Parcourez tous les pays du monde, examinez toutes les Religions, conſultez toutes les Hiſtoires ; interrogez tous les monumens ; parmi les erreurs, les puérilités, les extravagances, qui ſouillent certains Cultes, vous trouverez du moins l'expreſſion de la reconnaiſſance de la crainte & de l'amour. Les conquérants les plus fameux en ravageant le monde, ont reſpecté ces inſtitutions ; & s'ils ont détruit le Culte des vaincus, ce n'a été que pour y ſubſtituer celui de leurs peuples. Les plus grands Philoſophes, les plus ſages Légiſlateurs ont toujours pris la Religion pour baſe de leurs lois & de leur morale. Les Princes les plus vertueux qui retraçoient la préſence des Dieux ſur la terre, n'ont pas craint de mêler le menſonge à la vérité ; & de charmer le peuple par des prodiges pour mieux aſſurer ſon bonheur. Numa Pompilius, élevé de ſa charrue à la pourpre Royale par le choix de ſes Concitoyens, bien ſûr de leur amour, n'avoit pas beſoin de merveilleux pour affermir ſon Empire. Cependant ce grand homme ne s'en fia pas à ſes ſeules vertus, il voulut faire ſanctionner au Ciel l'autorité qu'il venoit de recevoir du peuple, & ne crût ſon trône inébranlable ſous ſes pieds, qu'après qu'il eut perſuadé aux Romains

les inſpirations de la nymphe Egerie. Mahomet, ſi fort par la terreur de ſon glaive, le fut encore plus par l'Alcoran ; il n'eût point eu cet empire inoui ſur les hommes, s'il n'eût converti ſes attaques d'épilepſie en des extaſes où l'Éternel ſe communiquoit à lui. Jamais le peuple Romain n'eût conquis l'Univers ſi les heureux Auſpices qui préſidérent à la fondation de Rome, ne le lui euſſent promis, ſi Romulus ſon Fondateur & ſon Roi, n'eût été auſſi ſon Dieu, ſi le Capitole marqué d'un ſceau Divin n'eût du être éternel comme la ville, ſi enfin ſes opinions Religieuſes n'euſſent renforcé ſa valeur.

Quel reſpect chez les anciens pour la Religion ! Peut-on pouſſer le zèle plus loin que de déifier les paſſions humaines, & n'eſt-ce pas un délire incroyable d'imaginer le Lacédémoniens intrépide ſacrifiant à la Peur : la Vierge pure, l'Epouſe chaſte & fidelle, adorant l'abominable Vénus ; le marchand vertueux & probe offrant de l'encens à Mercure, dieu des voleurs & des brigands ? Cependant malgré de ſi dangereux exemples, la vertu étoit honorée, le vice en horreur ; & en contemplant ces ſingulières inconſéquences, on ne ſait de quoi on doit le plus s'étonner, ou qu'un Culte ſi révoltant ait formé de ſi grands hommes, ou que de ſi grands hommes

aient professé un Culte aussi révoltant?

Quelle fête Civique a jamais été célébrée chez les Grecs & les Romains sans que la Religion l'ait consacrée ? Quel Général a jamais hasardé une bataille sans consulter les Augures ? je ne sache pas que l'Histoire ait conservé le souvenir d'aucun autre que d'un consul Romain (1) qui sur le rapport des Auspices que les Poulets, ne vouloient pas manger, répondit : *Eh ! bien qu'ils boivent*, & les fit jetter dans la Mer. Si j'avois eu l'honneur d'être l'Aide de Camp de cet imprudent Général, j'aurois tâché de lui faire sentir que quelque absurde que soit une Religion, c'est toujours un insolent orgueil de mépriser ouvertement ce que tous les autres respectent, & que cet orgueil devient un crime lorsqu'on est dans un rang où les mauvais exemples peuvent être si dangereux. Et si je n'avois pu le ramener à une politique plus raisonnable, je lui aurois du moins prédit l'inévitable défaite que devoit produire son impiété. En effet le soldat plus religieux, ou, si l'on veut, superstitieux, indigné de cette audace, ne marcha au combat que comme à un sacrilége, & déjà sur d'être vaincu. Son découragement augmenta la force de l'ennemi, & la bataille fut perdue.

---

(1) Voyez *Tite-Live*.

Par quelle étonnante impolitique, tandis que tous les Peuples du monde ont une Religion ; que les plus grands Philosophes, les plus sages Législateurs ont fondé les Gouvernemens sur cette base sacrée ; que les Conquérans les plus illustres loin de l'ébranler l'ont consolidée en ajoutant aux Dieux qu'ils adoroient ceux des Peuples qu'ils avoient soumis, les Législateurs de la France ont brisé ce puissant ressort, eux, qui, d'après de si grands exemples & nés d'ailleurs dans une Religion plus parfaite auroient du le former s'il n'eût pas existé ! Par quel fatal délire cet État autrefois si Chrétien, est-il tout à coup devenu athée ? Quel démon ennemi à soufflé dans son sein, cet esprit de licence & de vertige qui, dans un tour de main, a subverti toutes les têtes & renversé tous les Autels ? Si les Turcs, les Payens, les Barbares qui inondérent autrefois les Gaules avoient opéré ces prodiges, ils n'auroient eu rien que de très-naturel. On n'auroit pas du s'attendre à moins des ennemis les plus cruels du Christianisme & peut-être ils n'auroient pas poussé si loin l'excès de leur fureur. Mais que les Chrétiens eux-mêmes aient porté leur sacrilége audace jusqu'à abattre cette Croix auguste où coula pour eux le sang de leur Sauveur, à briser ces fontaines salutaires où il les honora du titre de

ſes Enfans, à fouler aux pieds, à couvrir d'outrages & de blaſphèmes, le dernier prodige de ſa puiſſance, ce Miſtère redoutable inventé par ſon amour ; que ſes Miniſtres même aient trempé dans ces abominables orgies, que ces nouveaux Judas à la tête de leurs bandes de Brigands aient porté les premiers coups avec plus de fureur que leurs plus infames Satellites, qu'ils aient employé les imprécations les plus exécrables pour ranimer leur ardeur ; qu'ils aient, au milieu des applaudiſſemens d'un peuple immenſe, & ſous les auſpices d'un Sénat, qui oſoit ſe dire le Repréſentant d'une Nation Chrétienne, renié leur Dieu, déchiré les titres ſacrés de leur caractère, que bientôt, ajoutant la barbarie à l'impoſture ils aient traîné ſur les échafauds les fidelles Diſciples de leur maître, voilà de ces miracles de ſcélérateſſe que la poſtérité ne croira pas, que nous avons encor de la peine à croire nous mêmes, quoique nous les ayons vus mille fois, que mille monumens nous les atteſtent, & que des milliers de Victimes les aient ſcellés de leur ſang.

Envain prétendroit-on que l'oppreſſion où gémiſſoit alors la Convention a cauſé tous ces déſordres. Depuis long-tems l'oppreſſeur eſt terraſſé & cependant depuis cette époque a jamais mémorable, qu'a-

t-on fait pour réparer les ruines de la Religion ? Que n'a t-on pas fait au contraire pour achever de la détruire ? N'a-t-on pas vu depuis se renouveller ces Décrets atroces contre les Prêtres, les Bastilles se r'ouvrir, les Ministres paisibles des Autels accusés de nouveau du crime vague & insignifiant de conspiration si rebattu par les tribunaux révolutionnaires, traînés dans les cachots, sans respect pour leurs vénérables cheveux blancs, par ceux mêmes dont, tant de fois, ils avoient soulagé la miséres abandonnés à toutes les horreurs d'une captivité que Babeuf ni les bourreaux d'Orange, n'ont pas éprouvée, à la faim, aux vers dévorants, aux rigueurs des saisons, à l'infection d'un air putride, dépouillés de tout, privés des secours qu'on n'auroit pas refusés à des chiens, par des gens qui se disoient Philosophes, & n'ayant d'autre consolation à leurs maux, que le tableau des souffrances & des promesses de leur maître, & le témoignage d'une conscience pure, les seuls biens que leurs tyrans n'aient pu leur ravir.

Enfin après de si longues infortunes la rigueur de leur sort parut s'adoucir, mais pour redevenir bientôt aussi affreuse. Les progrès effrayans de la Vendée, l'impossibilité de terminer cette guerre désastreuse sans rappeller la Religion qui en étoit la cause,

& de la rappeller pour ce Département ſeul, arrachérent à la Convention ce fameux Décret ſur la liberté des Cultes rendu ſur le rapport *Philoſophique* de Boiſſy d'Anglas. (1) L'eſpérance des gens de bien ſe ranima, les Autels enſévelis ſortirent de leurs ruines, les pierres diſperſées du ſanctuaire ſe réunirent, les lampes de Jacob ſe rallumérent, & bientôt on vit renaître ces jours heureux de l'aurore du Chriſtianiſme où les maiſons transformées en Temples ne pouvoient ſuffire à la foule qui les inondoit. Tels, au retour de la captivité de Babylone, les Iſraëlites corrigés par 70 ans de malheurs, avides des mêmes miſtères qu'ils ſouilloient aupara-

---

(1) Il eſt fâcheux qu'un Légiſlateur ſi eſtimable, que le Héros du 1er Prairial, que l'Auteur de tant de beaux rapports qui reſpirent la plus ſaine morale, que l'homme enfin dont la gloire triomphera dans la poſtérité, de l'opprobre qu'y recueilleront la plupart de ſes collégues, ait pu avoir aſſez peu de raiſon pour ne voir dans la Religion qu'un moyen d'amuſer le peuple juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez mur pour ne ſuivre plus d'autre culte que celui de la *Raiſon*. Je ne ſais ce qu'entendent les Philoſophes par ce mot qu'ils répétent avec tant d'emphaſe, mais je ſais bien que celui qui ne voit pas dans la Religion de J. C. le cachet de la *Raiſon* même & de la ſageſſe divine, eſt à mes yeux le plus déraiſonnable des hommes. La ſuite de cet ouvrage développera cette idée.

vant remplissoient avec transport ce Temple dont leurs profanations avoient allumé l'incendie.

Mais ce Décret bienfaisant loin de réparer les maux de la Religion n'en a été qu'un foible palliatif, par les entraves qu'on n'a cessé d'opposer à cette prétendue liberté des Cultes. Les sermens, les soumissions qu'on exige des Prêtres, l'obstination à ne vouloir accepter aucune explication de leur part sur des matières qui pourroient gêner leur conscience, les persécutions qui ont suivi ce Décret consolateur, sont une preuve évidente qu'on n'a voulu donner au peuple qu'un vain espoir.

Ce Décret même eût-il toute l'extension que son titre annonce, les Prêtres eussent-ils joui dans toute sa plénitude de la liberté de conscience qu'il paroît leur accorder, eût été encore insuffisant & impolitique, & toute la France redevenant Chrétienne, l'État n'en eût pas moins été sans Religion. Car il est dit expressément dans ce Décret que la Nation ne reconnoît plus aucun Culte, tous les signes extérieurs même la sonnerie des Cloches y sont rigoureusement défendus, & par une bisarrerie bien faite pour ce siècle, les fonctionnaires publics tour-à-tour Juifs, Chrétiens, Protestans dans leurs maisons

&

& Athées dans le lieu de leurs séances; ne peuvent en public rendre hommage à la Religion que leur cœur chérit. Bien entendu pourtant que tant qu'ils voudront blasphémer & persécuter tous les Cultes & surtout celui qu'on redoute le plus, leur autorité ne trouvera point d'obstacles, mais elle sera absolument sans force quand ils voudront en honorer aucun. Quoi, c'est après avoir exercé pendant cinq ans les persécutions les plus affreuses pour nous forcer d'aller à la Messe des Prêtres Constitutionels, c'est après avoir surpassé le deux Septembre, les horreurs de la Saint Barthelemy, contre les Prêtres qui préféroient la mort au serment, qu'on s'est enfin fixé à cette perfection sublime! Ah! Si c'est ainsi que vous perfectionnez, vous ne donnez pas une grande idée de votre génie. Ouvrez les lois de Solon, de Licurgue, qui furent faites pour des peuples à qui le frein de la Religion étoit bien moins nécessaire qu'à nous. Lisez Montesquieu, Rousseau même, que vous n'accuserez pas de fanatisme, vous y verrez à chaque page, que vous êtes les premiers Législateurs du monde qui aient organisé un État & surtout une République sans Religion. Il ne suffit pas qu'un Gouvernement les tolére toutes, il lui en faut une en propre, une Religion dominante, qui donne une force plus qu'hu-

maine à ses Lois, qui consacre ses Fêtes, qui célèbre ses Victoires, qui implore les secours du Ciel sur ses opérations, sur ses entreprises, sur ses campagnes, qui s'unisse enfin tellement avec lui, qu'ils se prêtent mutuellement leur autorité, leur protection & leur gloire & partagent les mêmes honneurs.

Dieu est le Souverain de l'Univers. Toute autorité ressort de sa toute-puissance. Il donne & ôte à son gré les Empires & les Couronnes & les Révolutions qui agitent le globe ne sont que les moyens de sa justice & les jeux de sa Grandeur.

Les Peuples existoient avant les Rois, me dira-t-on. Oui, mais Dieu existoit avant les peuples. Et si le peuple est souverain, d'où peut-il tirer son autorité, que de celui par qui seul il existe? D'après ce principe inconteſtable, l'autorité du peuple ne doit-elle pas dépendre de celle de Dieu, & être circonscrite dans les justes bornes que lui impose sa sagesse & lui dicte sa volonté? N'est-ce pas un devoir envers l'Auteur de son etre, envers ce Dieu puissant qui peut l'anéantir d'un souffle, ce Dieu bon qui malgré ses crimes ne cesse de le combler de bienfaits, de témoigner hautement par les actes même de sa puissance, qu'il est son humble emphytéote & qu'il ne tient son pouvoir que de lui? Quelle

plus parfaite balance pour contenir le peuple dans le juſte milieu de ſes devoirs & de ſes droits ? Quel plus puiſſant moyen de lui faire trouver des charmes dans les uns & de l'empêcher d'étendre les autres ? Quoi de plus auguſte & de plus impoſant que de voir les chefs de l'État revêtus des marques de leur grandeur confondus avec tout le peuple, proſternés aux pieds des Autels & rendus en préſence de leur maître commun à la ſainte égalité de la nature, prêter mutuellement devant le Seigneur Suzerain de tout l'Univers, le ſerment d'une fidélité réciproque & donner pour caution, leur fidélité au plus grand de tous les maîtres ? On parle de Fêtes Civiques. En eſt-il une plus noble & plus touchante & plus digne d'un peuple qui ſent le prix de ſa liberté ? ne vaudroit-elle pas ces Fêtes de la Jeuneſſe, des Époux, de la Reconnoiſſance, de la Vieilleſſe & tant d'autres ſi éloignées de nos mœurs ? Ne vaudroit elle pas cette Fête impie de l'Être Suprême, inſtituée par un des ſuppôts de l'enfer ? Ne vaudroit-elle pas ces proceſſions ſcandaleuſes, où une infame proſtituée déguiſée en Déeſſe de Liberté, ſe promenoit impudemment dans les rues, accompagnée de bourreaux ſanguinaires & de victimes timides que la terreur enchaînoit à ſon char ? Politiques d'un jour, eſt-ce

ainſi que vous croyez frapper les ſens du peuple ? Eſt-ce par de telles ſottiſes que vous avez cru nous faire oublier les ſolemnités de nos Temples ? (1) Eſt-ce par de telles puérilités que vous avez cru remplacer les touchantes cérémonies du Viatique, où le maître de l'Univers, que ni les Cieux ni la terre ne peuvent contenir, enfermé, anéanti par ſon amour dans une petite boëte, venoit dans le palais des Rois, dans l'humble chaumière du laboureur, dans le triſte réduit où languiſſoit la miſère, répandre à grands flots ſes conſolations ſur les foibleſſes humaines parmi toutes les horreurs de la mort; ſecher les larmes de l'affligé, raffermir le juſte, ranimer le foible, ouvrir ſes bras au coupable, & leur offrir à tous le gage de leur bonheur. Eſt-ce par de telles infamies que vous avez prétendu remplacer les auguſtes proceſſions de la Fête-Dieu, où il étoit porté en triomphe dans les rues jonchées de fleurs, aux acclamations d'un peuple proſterné, avec la pompe la plus majeſtueuſe des ornemens

---

(1) Le Czar Pierre, Empereur de Ruſſie, aſſiſtant à Paris à une grand'Meſſe célébrée par l'Archevêque, fut ſi frappé de cette pompe, qu'il s'écria avec tranſport: *Quoi ! dans ce pays-ci vous avez de telles cérémonies & ce n'eſt pas le Roi qui les fait ?*

les plus ſuperbes, des illuminations les plus brillantes, de la poëſie la plus ſublime, des concerts les plus mélodieux !

Voilà les grands ſpectacles qui étonnent les ſens & raviſſent les cœurs. Ils conviennent à tous les gouvernemens & aux Républiques plus qu'à tout autre, puiſque la vertu en eſt la baſe & que la Religion eſt la baſe de la vertu. Qu'a-t-on ſubſtitué à ces cérémonies magnifiques ? Des proceſſions au bruit du tambour, faites avec confuſion & ſans ordre, autour d'un arbre ſec & ſans feuillage, d'une ſtatue de plâtre quelquefois même dépourvue des beautés de l'art ? En quoi les ſens ſeront-ils frappés dans ce ſpectacle monotone ? Qu'on élève tant qu'on voudra des Statues aux héros de l'antiquité, à ceux que nous offre notre hiſtoire, aux Brutus, aux Scipion, aux Bayard, aux Fénélon, à l'Illuſtre Évêque de Liſieux (1) qui lors de la Saint Barthelemy ſauva ſon troupeau du maſſacre, à tous les hommes chers à la patrie ou à l'humanité par leurs vertus civiques ou morales. L'image de ces grands hommes enflammera les cœurs d'un ſaint enthouſiaſme & du déſir de meriter un jour le même honneur. Mais que ſignifie un Autel à la Patrie ? La

---

(1) Jean Hennuyer.

Liberté qu'on y adore écoute-t-elle nos vœux ? Reçoit-elle notre encens ? Entend-elle nos hymnes ? Si elle eſt une Divinité, pourquoi ne pas lui ériger un Temple, & la laiſſer ainſi expoſée aux outrages des profanes & aux inclémences des ſaiſons ? Et ſi en voyant flotter dans les airs les Banderolles qui la décorent, on vient à ſe rappeller que leurs triples couleurs retracent la livrée du monſtre qui l'arroſa de tant de ſang, les cris plaintifs d'un père, d'un époux, d'un ami, dont les corps ſanglants forment ſon piédeſtal, ne changeront-ils pas en accens de douleurs les tranſports bruyants de la Fête ? Quel charme éprouvera à la Fête des Victoires, un père dont le fils a péri dans les combats ? Fut-il plus dévoré de l'amour de la patrie que le plus ardent Lacédémonien, entendra-t-il le bruit du tambour & du canon meurtrier ſans répandre des larmes ? Ah ! Voulez-vous les eſſuyer ? Tranſportez votre fête dans les Temples ; au milieu des bruyantes fanfares & des accents du *Te Deum*, il ſentira ſortir du fond des Tabernacles ſacrés une onction divine qui le conſole, bien plus par l'eſpoir que ſon fils jouit d'une meilleure vie, que parce qu'il eſt mort pour ſon pays.

Oui, il faut des fêtes Civiques aux peuples libres, mais veut-on les rendre impoſantes, qu'on y mêle la Religion : Que les

époux choisis dans ces rares ménages que le vice n'a pas infectés, y reçoivent aux pieds des Autels des mains du Président du Directoire ou de la première autorité du lieu, la couronne de fleurs bénie par le Prêtre; qu'ils y renouvellent les vœux si doux d'une union indissoluble, source d'un si parfait bonheur; que des discours éloquens leur peignent tour à tour leurs devoirs envers Dieu, envers leurs enfants, envers la patrie: Que les jeunes gens connus par des mœurs pures, choisis dans les heureuses familles où la probité ne dégénéra jamais y consacrent à la patrie leurs cœurs, leur bras, leur sang, sous les auspices sacrés du protecteurs des serments & du vengeur des parjures: Que les vieillards connus par une vie sans reproche, entourés d'une nombreuse & honorable postérité, y reçoivent dans l'appareil touchant d'une cérémonie simple, l'honneur dû à leur grand âge, & le prix de leurs vertus; que l'exemple d'Abraham & de Malesherbes y échauffe leurs cœurs glacés, que les campagnes où ils auront servi avec distinction, y soient rappellées, leurs blessures montrées, leurs victoires citées, les drapeaux qu'ils auront pris aux ennemis déployez, les traits de vertu qui auront illustré leur vie, rapportés, & que leurs respectables cheveux blancs y soient encore ornés de la ver-

doyante branche de chêne : Que le premier Magiſtrat du lieu trace un ſillon dans le champ le mieux cultivé du laboureur le plus probe, mais qu'au ſortir de cette cérémonie qui produit tant de prodiges à Pekin, on accoure en foule dans le Temple, pour y célébrer la gloire du Dieu qui féconde la terre, & y implorer ſes bienfaits ; & je vous garantis que ces fêtes deviendront auſſi auguſtes, auſſi gaies, auſſi touchantes, qu'elles ont été ridicules, triſtes, indécentes juſqu'aujourd'hui ; le deſir de mériter la gloire d'en être un jour le héros épurera les mœurs au feu de ce creuſet civique ; la ſaintété du mariage ſera honorée, ſes devoirs ne ſeront plus méconnus ; la jeuneſſe apprendra de bonne heure à reſpecter la vieilleſſe, elle y puiſera l'amour des vertus ; l'Agriculture y recevra un hommage qui ne ſera plus un jeu d'enfants, les candidats promenés en triomphe dans les rues n'y recueilleront de leurs Concitoyens attendris que des expreſſions de ſentiment, de plaiſir & d'eſtime & les Directeurs qui y préſideront, reconduits juſques dans leur palais aux applaudiſſemens d'un nombreux & joyeux cortége, y jouiront du tableau le plus touchant pour des cœurs ſenſibles, le plus flatteur à leur amour propre, le plus utile à la vertu.

Mais détournons un moment nos regards de

de notre patrie & portons les ſur d'autres nations. Si parmi les peuples qui ont brillé ſur le théâtre du monde, il en eſt un qui étonne encor l'Univers & dont la gloire augmente à meſure qu'elle s'éloigne de ſa ſource, c'eſt ſans contredit le peuple Romain. Suivons le d'un pas rapide, au milieu de ſes agitations, de ſes guerres, de ſes revers, de ſes victoires. Quelles ſont les armes rédoutables qui lui ont aſſuré ſi longtems l'empire ſur ſes rivaux & l'ont conduit à la conquête du monde? Ce qui ſeul opère des prodiges, la Religion & les mœurs. Jamais peuple fut-il plus religieux obſervateur du ſerment? Jamais l'amour de la patrie & de la gloire pouſſé chez lui comme on ſait, juſqu'au fanatiſme, lui inſpira-t-il de ſi grandes choſes que ce lien ſacré? En voici des exemples mémorables.

Quintius Cincinnatus Conſul, voulut lever dans la ville une armée contre les Eques & les Volſques. Les Tribuns s'y oppoſerent & déjà le peuple ſe rangeoit de leur avis. Eh! bien dit-il, que tous ceux qui ont prêté ſerment au Conſul de l'année dernière, marchent ſous mes drapeaux. Envain les Tribuns prétendirent que le ſerment fait à l'autre Conſul ne lioit plus le peuple à Quintius qui n'étoit alors que ſimple citoyen, le peuple les laiſſa dire & marcha malgré leurs déciſions.

Lorſque le peuple voulut ſe retirer ſur le mont ſacré, il fut retenu par le ſerment qu'il avoit fait aux Conſuls de les ſuivre à la guerre. Pour s'en affranchir il forma le deſſein de les tuer. Mais on lui fit entendre que ce nouveau crime ne changeroit rien aux choſes, qu'ils ne feroient qu'ajouter le parricide au parjure & que le ſerment n'en ſubſiſteroit pas moins, & ces réflexions calmerent la révolte.

Après la bataille de Cannes le peuple conſterné voulut ſe retirer en Sicile. Scipion lui fit jurer qu'il reſteroit à Rome. Il ne ſupporta la honte de ſa défaite que pour ne pas avoir celle de violer ſon ſerment.

Quelle fermeté, quelle conſtance ne devoit-on pas attendre de ce peuple une fois lié par ce redoutable nœud ? Quelle pureté de mœurs, quelle grandeur d'ame, quelle probité, n'annonçoit pas une fidélité ſi parfaite ? Et voilà les héros que les hommes les plus atroces, les plus vils, les plus immoraux ont oſé ſinger parmi nous, juſqu'à ne pas craindre de ſe rendre ridicules en prenant leurs noms vénérés. Inſenſés qui ne voyoient pas qu'au lieu de s'élever juſqu'à ces héros ſublimes, ils ne faiſoient que les rabaiſſer juſqu'à eux !

Dira-t-on que Brutus étoit un homme foible, lui, qui, par ſon courage & ſon énergie délivra Rome de la tyrannie des

Tarquins, & posa sur les débris du trône les premiers fondemens de la Liberté ? Cependant que fit ce grand homme après sa victoire ? Des sacrifices pour rendre grâces aux Dieux. Cette foule de héros qui nâquirent de sa cendre, les Scipions, les Regulus, les Paul-Emile, ces demi-Dieux mortels dont l'équitable histoire a déjà consacré les noms, donnerent-ils jamais une bataille sans implorer les secours du Ciel ? Remporterent-ils une victoire sans remercier les Dieux ? Essuyérent-ils une défaite sans s'humilier aux pieds de leurs Autels ? Et nous, misérables Athées, nous avons vaincu toutes les puissances conjurées contre nous, sans qu'aucun *Te Deum* ait fait retentir nos Temples. Nous avons éprouvé des revers & nous ne nous sommes pas prosternés aux pieds du maître des destinées. Nous avons échappé le 9 Thermidor, par le plus signalé des miracles, à la rage des démons infernaux & cet étonnant bienfait a glissé sur nos cœurs sans exciter notre reconnoissance. Ces Temples autrefois si superbes & si augustes où les chefs-d'œuvres des beaux arts publioient la gloire de Dieu, sont changés en greniers a foin, en salles de spectacle, d'autres sont entiérement démolis, tous, même les mieux conservés ne présentent plus que le tableau d'une ville assiégée, & le spectateur étonné

ſe demande quelle eſt la plus grande de la malice des hommes qui a opéré ces ravages, ou de la bonté de Dieu qui les a ſoufferts. Les tréſors immenſes qui les ornoient ſont devenus la proie des vampires, & le peu qui a échappé à leur avarice a ſervi à payer des forfaits. Ces orgues ſi majeſtueuſes qui rempliſſoient les cœurs d'une harmonie divine, ſont réduites au ſilence, dilapidées, détruites, diſperſées; ſuſpendues comme celles des captifs de Babylone elles ſemblent éprouver la colère du Ciel, pour avoir mêlé leurs ſons mélodieux à des chanſons d'audace & de blaſphèmes. Les cimétières même, ces derniers aſiles de l'homme où repoſent les cendres vénérables de nos pères, lieux chers à la douleur, à la piété filiale, à la tendreſſe conjugale, à la douce amitié, ne différent plus des voiries que par leur plate inſcription, & dans une contrée où l'Hiſtoire des fureurs du monſtre Maignet eſt écrite avec le ſang des victimes d'Orange, ſur les ruines fumantes de Bédoin, on conſerve encor cette ridicule deviſe, *ſilence, ils repoſent*, qui fut ordonnée par lui. Les corps morts que tous les peuples du monde ont toujours honorés d'un ſaint reſpect, ſont portés à la ſépulture comme ceux des animaux. La Religion ſi belle & ſi conſolante dans ces moments où l'ame en proie à la triſteſſe ne trouve de ſoulagement à ſes peines que dans les vertus de l'objet

qu'elle aima, eſt bannie avec rigueur de ces auguſtes lieux qui devroient être pour nous des temples. A peine un Municipal diſtrait accompagne avec ennui ces cérémonies dégoûtantes pour en dreſſer un procès-verbal. Heureux encor ſi ſa légéreté & ſon ignorance n'opérent pas des erreurs funeſtes dans l'état civil des citoyens. Les reſtes du grand Turenne ne ſont pas plus reſpectés ; les oſſemens de ce Héros qui a gagné tant de batailles, que le plus grand des Rois fit repoſer dans ſon tombeau, errent ſans honneur expoſés aux outrages des impies ; & celui dont la gloire étonne tout l'univers, à qui tout les peuples du monde élèvent des mauſolées, ne peut jouir au milieu de ſa patrie ingrate, du triſte avantage que la nature accorde au dernier des humains.

A quel point de perverſité ſommes nous donc parvenus ! Ah ! Malheureux Français quel démon a endurci ton ame ? Eſt-il quelque excès qui doive étonner de la part d'un peuple Athée, & traitera-t-il mieux des corps inanimés qu'il n'a traité ſon Dieu ? O prodige d'ingratitude ! O déplorable aveuglement ! Le nom de Dieu eſt oublié, on ne peut le prononcer dans le monde ſans ſe faire moquer de ſoi, ſans donner lieu à des blaſphèmes, & cet ouvrage entrepris pour ſa gloire n'excitera peut-être que la

pitié des gens du bel air. Envain les merveilles de la nature l'annonçent à tous les yeux & le font ſentir à tous les cœurs, il ne lui reſte preſque plus d'Autels que le Soleil *où il a mis ſon tabernacle.* (*Poſuit in ſole tabernaculum ſuum.* Allez à Paris, à ſaint Sulpice ; ce temple magnifique, prodige d'un paſteur,

Qui dépenſoit en Prince & vivoit en Apôtre,

ne vous offrira que le tableau déſaſtreux de la dévaſtation ; vous chercherez envain le marbre & les grilles ſuperbes qui l'ornoient de toute part ; vos yeux impatiens ſe porteront vers la belle ſtatue de la Vierge, ouvrage de l'immortel Pigal, vous verrez la tête de l'Enfant qui ſeule étoit un chef-d'œuvre, abattue d'un coup de marteau. A Notre-Dame vous trouverez les traces encor récentes des fureurs de l'apoſtat Gobet & les murs ſéculaires ſembleront vous inſpirer par leur ſilence, l'horreur des affreux blaſphèmes qui les ont ſouillés tant de fois. A Marſeille, les ruines de ſaint Ferréol, de ſaint Homobon, de l'Oratoire & le ſang dont fûme encor la place de la Canebière vous atteſteront la férocité du Proconſul Fréron. A Avignon, le dénuement abſolu des temples, leur profanation, leur pillage qui ont dévancé de

bien loin la deſtruction générale, ne vous étonneront plus quand vous vous rappellerez les attentats de la Glacière. Partout l'impiété a laiſſé des monumens éternels de ſa rage, partout l'abomination de la déſolation a été pouſſée à ſon comble, partout la plus épouvantable audace a rencontré la plus coupable lâcheté, & dans toute l'étendue de cette France autrefois ſi fidèle, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul Moyſe qui ait oſé renverſer le veau d'or.

Pleurons tous, nous ſommes tous coupables, les uns d'audace, les autres de foibleſſe; pleurons ſur nous, malheureux, que la perte de la Religion, & la contagion des mauvais exemples a précipités ou enfoncés dans des vices que nous ne pourrons peut être jamais arracher de nos cœurs. Pleurons ſur nos amis, ſur nos parents, ſur nos frères, ſur tous les gens de bien qu'un fer barbare a moiſſonnés, plus heureux cependant que nous d'avoir verſé leur ſang pour la juſtice & de n'avoir pas ſurvécu à tant d'horreurs. Pleurons ſur nos enfants, ces doux eſpoirs de la Patrie, dont la tendre & frêle jeuneſſe languit & ſe corrompt ſans ſecours; qui, livrés a eux-mêmes, au milieu de la licence des camps, y contractent tous les vices du corps, de l'eſprit & du cœur qui en ſont inſéparables; qui, dépourvus de ces précieuſes

ressources que leur instruction auroit eues autrefois, sans guide, sans état, sans Religion, sans principes, entourés de l'atmosphère empoisonné du vice, n'auront plus aucun moyen pour retourner à la vertu. Pleurons sur la génération future. Que deviendra-t-elle hélas ! Quel sera le sort de nos neveux ? Ah ! désirons pour leur bonheur & pour leur gloire, qu'ils nous aient en horreur, & tremblons qu'ils ne soient s'il est possible encore plus méchant que nous :

> Ætas parentum pejor avis tulit
> Nos ne quiores, mox daturos
> Progeniem vitiosiorem. *Horace.*

Quel sujet de réflexion pour un vrai Philosophe ! Est-il un père honnête qui puisse porter un air tranquille sur cet effrayant avenir ? Est-il un homme sensé qui n'ait pas mesuré la rapidité de la pente que l'impiété & le libertinage ont parcourue en peu de temps ? Contemplons leurs ravages & frémissons de cet affreux tableau. Tous les liens de la société relâchés, dissous ; les devoirs de la nature, méconnus, méprisés. Les plaisirs même les plus innocens dégénérés en désordres. Les repas changés en orgies, les jeux en fureur, les spectacles en écoles de prostitution, l'adultère regardé

regardé comme un jeu, inſtallé par les Lois dans la couche nuptiale, la pureté des mœurs tournée en ridicule, l'argent maître de tout, devenu le ſeul Dieu qu'on adore, conſacrant tous les vices, & tenant lieu de toutes les vertus. Des jeunes gens dont le menton eſt à peine couvert du duvet de l'adoleſcence, décidant ouvertement ſur tout, ſe moquant de la reſpectable vieilleſſe, ſe faiſant honneur de leur libertinage & de leur impiété. Des femmes, dédaignant les douces occupations de leur ſexe, ſe montrant impudemment à des bals preſque nues, & ne différant des proſtituées que par les diamants dont elles ſont couvertes, fruits des rapines de leurs amants. Des mères indignes d'un nom ſi doux, abandonnant les tendres fruits de leurs entrailles aux ſoins diſtraits d'une mercénaire, pour ſe livrer ſans contrainte à leurs bruyants plaiſirs, comme s'il en étoit de plus parfaits & de plus purs que dans l'accompliſſement des plus ſaints devoirs de la nature. De jeunes filles à peine nubiles, foulant aux pieds cette douce pudeur qui fait leur plus belle parure, tenant avec aſſurance des propos qui feroient rougir un grenadier, ne parvenant au mariage qu'en portant les marques honteuſes qu'elles en ont déja ſouillé la ſainteté, & ne cherchant dans ce lien ſacré qu'un voile plus ſur pour couvrir leurs dé-

ſordres. Des vieillards mêmes ſur le bord du tombeau, qui ne devroient ſonger qu'à apprendre à mourir & expier les erreurs de leur vie, employant leur or perfide amaſſé par l'uſure & les concuſſions à corrompre la timide innocence, & nourriſſant encore une paſſion auſſi ridicule que coupable, dans un corps uſé par la débauche & glacé par la caducité.

Voilà les fondements ſur leſquels nous pouvons baſer nos eſpérances. Voilà le fruit de ces livres abominables, qui, depuis un demi-ſiècle, infectent tous les jours la France, & ne ſe ſauvent de l'oubli qu'ils méritent que par la licence & l'impiété. O vous, qui, doués de quelques talents, funeſtes préſents de la nature, ne vous en ſervez que pour propager le vice & le parer des plus ſéduiſantes couleurs; Romanciers, Peintres, Graveurs, Poëtes, Philoſophes, aſſaſſins de la vertu, dont le ſouffle empeſté fane cette précieuſe fleur de l'innocence; fléaux deſtructeurs, plus funeſtes à la jeuneſſe que la grêle aux tendres arbriſſeaux : Ah ! ſi vous pouviez ſentir toute l'énormité de votre crime & combien en croyant ne chercher qu'une vaine gloire, vous vous préparez de remords; effrayés de la profondeur de l'abîme que vous creuſez ſous vos pas, vous briſeriez vos ciniques crayons inſtruments malheureux de mille

affreux défordres. Les affaffins les plus exécrables font mille fois moins criminels que vous. Ils ne donnent que la mort que fans eux on auroit atteinte, & vous engendrez le vice que fans vous on n'auroit jamais connu. Ils ne dépouillent que de vils tréfors, le plus fouvent fources de nos misères, & vous dépouillez les cœurs des feuls biens dont la poffeffion tient lieu de tous les autres & dont la perte ne peut fe réparer. Leurs victimes périffent avec eux & les vôtres vous furvivent, & cent mille ans après votre mort le gouffre que vous ouvrez pendant votre vie au lieu d'être fermé fera encore aggrandi. Un jour viendra où la maturité de l'âge, le retour des principes, une maladie dangereufe, l'approche de cet inftant terrible où les illufions fe diffipent, où l'effrayante vérité paroît dans tout fon jour, améneront des réflexions plus folides. Vous verrez alors dans un miroir fidèle, la chaîne incommenfurable des cœurs que vous aurez corrompus ; vous verrez les pères éperdus vous redemander leurs fils dont vous avez perverti la jeuneffe, vous accufer de tous les maux qui ont fuivi ce premier malheur & charger le juge Suprême du foin de les venger. Vous fuccomberez fous ce poids accablant, vous voudrez effacer vos crimes avec des larmes de fang, mais l'inutilité de vos remords ne

ſera qu'accroître votre ſupplice. Envain voudriez-vous retirer tous les exemplaires de vos Ouvrages, la tourbe rapace des Libraires s'empreſſera de les réimprimer; envain racheteriez-vous tant de maux par des aumônes immenſes, par des livres d'un autre genre faits pour inſpirer la vertu. Vains efforts! vous ne pourrez jamais arrêter vos ravages, & vous mourrez avec le déſeſpoir de ſentir le bien même que vous aurez fait inutile. Les Odes ſacrées de Rouſſeau & le *de Profundis* de Piron, n'effacent point leurs ouvrages de ténébres, & pour un que ceux-ci édifient, il en eſt mille que les autres ont corrompus.

Qu'y a-t-il en effet de plus révoltant que de voir un Raynal, prêtre, avec vingt mille francs de rente en bénéfices, rallumer à 75 ans le feu d'un génie malheureuſement trop ardent encore, ſe battre les flancs dans les accès de ſa rage, pour remplir des plus effroyables blaſphèmes un livre abſolument étranger à la Religion, & déchirer ſans pitié le ſein de ſa nourrice! Un Voltaire, à l'âge de quatre-vingts ans, déja entré dans le tombeau, ranimer les reſtes languiſſants d'une verve éteinte, pour relimer les chants de ſa Pucelle les plus impies & les plus orduriers, & nourrir encor ſon imagination, riche d'ailleurs de tant de tréſors, de contes licentieux à peine excuſables dans

le délire de la jeunesse & du génie. Mais voyons aussi les terribles exemples que la justice Divine nous a laissés dans la mort de ces deux trop célèbres apôtres de l'impiété. L'un, après avoir opéré la révolution par ses déclamations énergumènes, a voulu arrêter le torrent dans sa course; il en a été renversé. Victime de ses propres fureurs, privé des biens de l'Eglise, ruiné par les assignats, en horreur à tous les gens de bien, détesté même des anarchistes, il a fini ses tristes jours dans la plus affreuse misère & tourmenté de remords trop tardifs. L'autre, poussant jusqu'à la fin cet esprit de sarcasme & de persiflage qui le rend si dangereux, insultant par des railleries amères les Ministres zélés qui lui offroient leur secours, perdant à irriter la colère Céleste, ces courts moments qui lui étoient donnés pour la fléchir, abandonné de Dieu & des hommes, a rendu le dernier soupir dans les convulsions du désespoir. Quel spectacle pour le libertin & l'impie! Approchez Philosophes du lit de votre maître & venez recevoir ses plus instructives leçons; contemplez le plus beau génie du monde, celui à qui vous avez prodigué de si indignes hommages, éprouvant à son agonie un avant-goût des tourmens de l'Enfer; les cheveux hérissés, les yeux égarés & sortant de leur orbite, la fureur

peinte ſur le viſage parmi la pâleur de la mort, portant d'une main déſeſpérée dans ſa bouche écumante de rage & de blaſphème ſes plus vils excréments, comme pour prolonger à ſon ame le plaiſir de reſter dans des ordures.

Voilà pourtant l'homme qu'on a idolâtré pendant ſa vie au point de lui élèver des Statues, qu'on a couronné en plein théâtre & dont après quinze ans on a déterré la charogne puante, que j'aurois fait, moi, jetter à la voirie, pour lui donner les honneurs du Panthéon. Qu'on admire tant qu'on voudra la Henriade, Zaïre, Alzire, Mérope, Mahomet, & quelques autres chef-d'œuvres immortels où ſont réunis à la fois tout ce que la Poëſie a de plus riche, l'imagination de plus brillant, le ſentiment de plus ſublime, l'eſprit de plus enchanteur. Je les admire plus que perſonne, & j'en ſais par cœur tous les beaux endroits. Mais j'admire encor plus le père inſouciant qui verra ſans horreur entre les mains de ſa fille, Candide, la Pucelle, l'Épître à Uranie & tant d'autres Ouvrages abominables dont le ſeul titre fait frémir. Je déplore qu'un homme dont l'inépuiſable imagination pouvoit ſe paſſer de ces viles reſſources, ait traîné ſi indignement dans la boue la plus infecte, les talents les plus ſublimes dont aucun mortel ait été doué.

Qu'un homme qui dans les belles ſcènes de Zaïre & la dernière d'Alzire, a prouvé ce qu'il auroit ſçu faire pour la Religion s'il avoit voulu ſe dévouer à ſa gloire, ait préféré d'en être le fléau ; que de la même main dont il crayonna tant de beaux vers qui la peignent avec des couleurs ſi douces & ſi touchantes, il l'ait déchirée enſuite par des blaſphèmes groſſiers, plats, révoltants, ridicules, dépourvus même de ce brillant coloris de ſtyle qui fait le charme & le danger de ſes écrits.

O combien plus douce & plus ſolide eſt la gloire du génie fondé ſur les mœurs & la vertu ! Eſt-il un bonheur plus parfait que de jouir dans le calme de ſoi-même du témoignage d'une conſcience pure & du bien que l'on a fait ? De pouvoir contempler ſon ouvrage dans l'amélioration des mœurs, de ſe dire en ſecret, comme Horace *non omnis moriar*, le temps qui détruit tout reſpectera mes Ouvrages,

La Mère en preſcrira la lecture à ſa Fille,

le libertin, l'impie y trouveront leur confuſion, & l'honneur vertueux ſes délices. Je jouis de mon vivant de l'eſtime des gens de bien, & quand je porte mes regards dans l'avenir, je vois avec raviſſement que nos neveux recueilleront encore les fruits de mes travaux.

Humble & ſublime Auteur du livre inimitable de l'Imitation de J. C., qui met-

tant toute ta gloire dans celle de ton divin modèle, & pratiquant la plus difficile de ſes vertus, as dérobé ton nom à nos hommages; divin Fénélon, grand Boſſuet, bon & éloquent Rollin, vaſtes & ſublimes génies qui avez plus illuſtré le ſiècle merveilleux de Louis XIV que ſes victoires, combien dans le ſéjour de la félicité Suprême où vous recueillez le prix de vos vertus, ne doit pas s'accroître votre bonheur à meſure que le bien que vous avez fait ſe propage! Ah! qu'il ſont petits près de vous ces ſales écrivains qui ſe vautrent dans la fange, & qu'il faut plaindre le malheureux ſiècle ou des hommes auſſi mépriſables ont pu trouver des admirateurs!

Mais revenons à mon ſujet, & rapprochons les actions des maximes. Depuis quand la juſtice, la bonne foi, la loyauté autrefois les vertus d'un peuple dont le nom même annonçoit la franchiſe, ont-elles diſparu de cette terre où elles ont fleuri ſi long-temps? Depuis que des mains ſacriléges ont briſé la ſeule digue qui pouvoit les retenir. Depuis quand la morale, cette douce voix qui produit le remords, dernière reſſource du crime, qui crie encor dans les cœurs lors même qu'on n'écoute plus celle de la vertu, eſt-elle pervertie, corrompue, détruite? depuis que le barbare philophiſme, monſtre vomi par l'enfer en courroux

courroux a porté ſa hache deſtructive ſur cet arbre ſacré, dont la cime s'élève juſqu'aux Cieux, & les rameaux protecteurs s'étendent ſur toute la terre; depuis qu'on a inſtitué des fêtes à l'amour & déifié une paſſion qui n'étoit déja que trop funeſte; depuis que l'effronté divorce uſurpant les droits de l'hymen, a fait de la couche nuptiale un théâtre de proſtitution. Depuis quand ce peuple, autrefois ſi poli, ſi doux, ſi humain s'eſt-il porté à des excès qui font frémir la nature? Depuis que des factieux en délire lui ont exagéré ſes droits & fait oublier ſes devoirs. Depuis ſurtout que l'exemple contagieux des amniſties lui a appris a compter ſur l'impunité. Voyez la chaîne de tous ces déſordres s'étendre depuis l'aurore de la révolution juſqu'à nos jours, voyez tous les événemens déſaſtreux qui ont agité cette contrée autrefois chérie de la nature, tenir à la coupable & trop facile indulgence dont on a couvert les premiers forfaits. La malheureuſe Avignon nous en fournit de douloureux exemples. Qui ne connoît l'hiſtoire de ſes malheurs!

Quæ Regio in terris noſtri non plena laboris!

Je vais hélas! r'ouvrir des plaies encor ſaignantes & rappeller des triſtes ſouvenirs. Mais la force de mon ſujet m'entraîne &

comment oublier des maux dont nos cœurs ſont ſi pleins, & tarir des pleurs dont la ſource eſt ſi profonde! Pardonnez illuſtres victimes, je ne viens point remuer vos cendres pour inſulter à vos mânes plaintifs, mais pour verſer ſur vos tombeaux les libations de mes larmes.

Au mois d'Octobre 1791, les profanateurs des Temples, les ſpoliateurs des Autels, méditent l'affreux projet de couronner le ſacrilége par le carnage. Pour trouver un prétexte à leur fureur, ces monſtres dévorés de la ſoif abominable des tigres & foulant aux pieds les plus ſaint devoirs de l'amitié, aſſaſſinent un d'entr'eux, (Leſcuyer) accuſent de ſa mort les infortunés qu'ils ont déja proſcrits, & ſur ſon cadavre ſanglant excitent le peuple à la vengeance. A peine ce premier ſignal eſt donné que ces démons rugiſſants ſe répandent dans Avignon & choiſiſſent leurs victimes. Bientôt leur repaire en eſt plein, & les citoyens glacés d'effroi attendent dans la conſternation la fin d'une nuit commencée ſous de ſi affreux auſpices. L'orgie de l'abominable Atrée prélude encore a des crimes qui font pâlir le Soleil. Les aſſaſſins y attiſent leur ſanguinaire ardeur par un breuvage affreux inventé par les furies, & le délire de l'ivreſſe ajoute a celui de leur férocité. Tous les raffinemens que la rage

des démons peut inſpirer pour graduer les tortures ſont prodigués, la mère eſt aſſommée avec les membres palpitans de ſon fils, dont ce hideux tableau augmente le ſupplice. Les bourreaux laſſés de fatigue ne ſont point raſſaſiés de ſang. La Glacière regorge de cadavres. Les morts, les mourants, les bleſſés ſont entaſſés les uns ſur les autres dans cet épouvantable tombeau, & ces infortunés accablés à la fois par les tourmens d'une ſi horrible vie, & les horreurs d'une ſi cruelle mort, après avoir ſavouré la douleur dans toute ſon amertume, meurent enfin enſévelis ſous des monceaux de chaux vive & conſumés par des feux dévorants. Heureux encor dans ce moment terrible d'avoir trouvé parmi les compagnons de leur martyre, un héros, un Ange, un Dieu, qui par l'exemple de ſes vertus, par l'onction divine de ſes paroles, adoucit la rigueur de leurs ſouffrances & y mêla les conſolations de la foi. O Noilhac, vieillard vénérable, Chrétien ſublime, Paſteur vertueux, quelle plus belle mort pouvoit couronner ta vie ? Quel plus bel emploi pour un ſoldat de Jeſus Chriſt déja célèbre par de glorieuſes victoires, que de mourir les armes à la main ?

Un cri d'indignation s'éléva d'un bout de la France à l'autre à la nouvelle de cet horrible attentat. L'Aſſemblée Nationale parut

la partager, mais l'eſpérance quelle rendit aux parents déſolés de tant de malheureuſes victimes ne brilla qu'un inſtant à leurs yeux. Envain les Orateurs les plus diſtinguées déployèrent tous les tréſors de leur éloquence, envain la nature & l'humanité outragées firent entendre leur voix, elles furent de nouveau méconnues, & un Décret d'amniſtie lavant des crimes inconnus aux Enfers, rendit à la ſociété ces monſtres exécrables. On les vit bientôt redoubler d'audace, proſcrire les hommes énergiques qui avoient dépoſés contre eux & dévancer par la terreur les temps affreux de Robeſpierre. Voilà la ſource déplorable de tous les maux de ce pays. De-là les dilapidations, les vols, les brigandages, les empriſonnements, les aſſaſſinats d'Orange, l'incendie de Bedoin, les derniers attentats du 26 Pluviôſe, toutes les horreurs enfin qui ont fait de ce pays un vaſte cimetière, & je prédis d'avance que s'ils échappent encore au glaive vengeur des Lois, le calme momentané que leur abſence à rendu à Avignon ne ſera pas de longue durée.

Et après tant de crimes, on parle de réaction ! Et après avoir ſubi pendant ſi long-temps un joug auſſi affreux, après avoir vu traîner dans les cachots & de-là à l'infâme théâtre ſon père, ſon fils, ſon époux ;

après avoir échappé ſoi-même au carnage pour avoir vécu un jour de plus ; après avoir vu s'éteindre dans les mains rapaces des brigands les fruits d'une vie entière de travaux & d'économie, on s'étonne que le déſeſpoir de la misère & de la douleur, portent des cœurs ulcérés à quelques actes de vengeance ? Quoi donc ! un fils déſolé, une mère éplorée, une veuve chargée d'enfants à qui ces monſtres ont enlevé l'unique objet de leur amour, l'unique ſoutien de leur famille, verront-il d'un œil ſec les auteurs de tous leurs maux, inſulter encore à leur douleur par des menaces audacieuſes, occuper des places importantes & conſerver ainſi l'aſſurance de l'impunité de leurs crimes & les moyens de les renouveller ? Ah ! les vertus des hommes ne ſont pas celles des Anges & quand l'indignation eſt à ſon comble, on ne peut plus la contenir. Je ſuis loin ſans doute d'applaudir à de tels excès, qui, quelle que ſoit la main qui les commette & la victime qui les eſſuye, n'en ſont pas moins des aſſaſſinats. Mais tout en tonnant contre les meurtres modernes, je dirai que ſi l'on eût puni les aſſaſſins de la Glacière & d'Orange, les mitrailleurs de Lyon, les noyeurs de Nantes, les incendieurs de Bedoin, le peuple n'eût point ſouillé ſes mains de ce ſang

exécrable, & n'eût point gâté la beauté de sa cause par de nouveaux forfaits ; que si les Jacobins avoient témoigné du repentir on auroit oublié leurs crimes. Je ne me lasserai jamais de dire (& ceci me ramène à mon sujet) que si l'on n'eût pas prêché l'athéisme, si l'on n'eût pas relâché, brisé tous les nœuds de la Religion, ce frein sacré plus que les meilleures lois auroit réprimé les vengeances. Le souvenir d'un Dieu mourant dans les tourmens, pardonnant à ses bourreaux & employant le premier jet de son sang à effacer leur crime, auroit encor répandu dans les cœurs l'onction divine qui l'accompagne & inspiré ces prodiges qu'il a produit tant de fois.

Mais on a pardonné cent fois aux Jacobins & on les a vus cent fois redoubler leurs efforts pour rétablir leur règne sanguinaire. Mais après que des témoins énergiques se sont compromis devant les Tribunaux, on les a vus échappant à la justice renouveller encore leurs sanglantes proscriptions, & on veut que tant de malheureux se laissent encore égorger sans se plaindre. On fait oublier aux hommes les principes redoutables qui les attachent à la vertu, & l'on est étonné qu'ils se portent au crime. On leur crie que *quand l'oppression est à son comble, l'insurrection est*

le plus ſaint des devoirs , & l'on ne veut pas qu'ils s'inſurgent contre les plus exécrables oppreſſeurs que l'Enfer en courroux puiſſe vomir de ſes gouffres.

Mais au milieu de toutes les extravagances que le délire pouvoit imaginer , de toutes les atrocités que la rage pouvoit produire , les Décemvirs après avoir renverſé les Autels , ſentirent l'inſuffiſance de leurs moyens & le vide de leur morale. Les progrès même de leurs maximes les allarmèrent ſur leur ſort , & après avoir creuſé de leurs propres mains la pente que ce torrent débordé parcouroit avec une rapidité effroyable , ils voulurent lui oppoſer des digues & calmer ſes flots impétueux. Ce fut alors que le Tyran couvert de ſang inſtitua ſa fête à l'Etre-Suprême & couronna tous ſes outrages à la Divinité, par un nouveau forfait d'autant plus exécrable qu'il portoit les coups les plus cruels à ſa gloire en ayant l'air de l'honorer. Les Temples ſe r'ouvrirent encor , mais pour retentir d'hymnes impies. Les préſents de la terre y furent offerts , mais Dieu n'y vit point la victime ſeule digne d'appaiſer ſa juſtice , & dès ce moment le monſtre fût frappé. Ce nouveau ſacrilége mit le comble à tous les autres. Du temps que les Démons le blaſphémoient dans le plus ridicule des Cultes , la voix du ſang de tant de malheu-

reux s'élèvoit aux pieds de ſon trône ; ſes Miniſtres chargés de fers, les Vierges chaſtes & fidèles, tous les gens de bien perſécutés pour ſa cauſe, l'invoquoient du fond de leurs cachots. Il jetta enfin un œil de pitié ſur tant de maux & de larmes, & l'idole abominable d'un peuple avili, fut précipitée dans l'Enfer, chargée de plus de malédictions qu'elle n'avoit recueilli d'hommages.

Mais quand même la Religion ne ſeroit pas le plus ferme appui des Empires ; quand même il ſeroit poſſible de rencontrer un peuple tellement parfait que ce frein lui fut inutile, ce qui n'exiſtera jamais que dans les revêries de Bayle & dans les Romans, il ſeroit toujours de la dernière importance que les chefs de l'Etat euſſent une Religion & qu'ils blanchiſſent d'écume, ſuivant la riche expreſſion de Monteſquieu, le ſeul frein que puiſſent avoir ceux qui ne craignent point les Lois humaines. Une funeſte expérience ne nous a que trop appris cette néceſſité, elle eſt écrite en caractères de ſang.

En effet, ſi le Comité de Salut Public avoit eu une Religion, nous n'aurions pas vu les Temples renverſés, les Prêtres maſſacrés, le nom de Dieu couvert d'outrages & tous les gens de biens, ſes images ſur la terre, perſécutés en haine de lui.

Si les Membres des Départemens, des Diſtricts,

Diſtricts, des Municipalités avoient eu une Religion nous n'aurions pas vu le brigandage honoré, les dévaſtations, les meurtres, les pillages, ordonnés par ceux mêmes qui auroient dû les punir.

Si les Juges avoient eu une Religion, nous n'aurions pas vu les délations récompenſées, les baſtilles multipliées ſous les auſpices de la liberté, des villes incendiées & leurs malheureux habitans égorgés à la lueur de leur maiſons embraſées; l'échafaud, ce dernier théâtre du crime devenu le ſeul lit de repos de la vertu, l'autel de la mort ſans ceſſe arroſé du ſang des plus illuſtres victimes, ſans pitié pour la débile vieilleſſe, pour la timide jeuneſſe, pour l'intéreſſante beauté, inſtrument fatal inventé par l'enfer, qui, ſous le philoſophique prétexte d'abréger les tourmens des coupables, n'a fait qu'augmenter le carnage, par l'affreuſe facilité d'immoler les innocents. Dernier effort de la Philoſophie! il ne lui reſtoit plus qu'à calculer combien de têtes on pouvoit abattre en un quart-d'heure, pour faire aux hommes tous les maux qui étoient en ſon pouvoir.

Et quand même les agents du gouvernement n'auroient point eu de Religion, il eût ſuffit que l'État en eût une, ſa voix ſe ſeroit fait entendre, & ſes Miniſtres auroient ſoutenu ſes droits, ils auroient

repoussé avec courage de si affreux excès ; comme autrefois le grand Ambroise repoussa l'Empereur Théodose souillé du sang versé à Théssalonique ; ou plutôt les lois de l'une auroient tellement dirigé celles de l'autre, que par un accord admirable, ils se feroient mutuellement protégés.

Ce n'est donc pas sans dessein que la première assemblée n'a jamais voulu déclarer la Religion Chrétienne Dominante, malgré les cayers de ses Commettans. Ce n'est pas sans dessein qu'elle a défendu aux instituteurs de dire jamais un seul mot de Religion à leurs éléves. Elle avoit déjà fait ses plans d'impiété. Si elle avoit osé renverser d'un seul coup cet auguste édifice, le peuple se feroit révolté ; mais elle ralentit sa marche pour arriver plus surement à son but, & tout fut perdu dès la première atteinte. Pour égorger le troupeau timide, il fallut commencer par frapper le Berger, afin que les brebis une fois dispersées, les loups rapaces pussent les dévorer plus aisément ; proposer aux Prêtres, sous prétexte d'élaguer l'arbre, cette Constitution absurde qui ne tendoit qu'à l'arracher & les placer ainsi entre l'infamie & la misère ; taxer la constance des uns, de fanatisme, la lâcheté des autres, d'intérêt ; remplacer les Pasteurs fidèles prêts à verser leur sang plutôt que de trahir

leur foi, par les hommes les plus ignorants, les plus diſſolus, les plus mépriſables; faire réjaillir ſur la Religion les forfaits de ceux qui oſoient ſe dire ſes Miniſtres, & conduire ainſi le peuple à l'athéiſme, en le berçant d'un vain eſpoir.

Auſſi avons nous vu ces vils uſupateurs entrés dans le bercail par la fenêtre, ſans que le paſteur Suprême leur ait dit comme à Pierre *paiſſez mes brébis*, fléaux les plus cruels des pays ſouillés de leur préſence, ennemis plus ardents de Dieu que les impies les plus déhontés, paſſer de plain pied, le matin, de leurs orgies nocturnes à la profanation des plus redoutables myſtères, le ſoir faire des motions horribles dans les clubs; faire fouetter les femmes qui fuyoient leurs autels, ſans égard pour leur ſexe, ſans pitié pour leur foibleſſe, ſans reſpect pour le fruit innocent qu'elles portoient dans leur ſein; pétrir chaque jour avec le ſang de Jeſus-Chriſt les plus atroces calomnies, les plus noires vengeances, les plus déteſtables complots; de la même main dont ils venoient de conſacrer le Dieu de Paix, traîner devant le Tribunaux de ſang, les Miniſtres vertueux dont la conduite étoit leur honte, y devenir leurs accuſateurs, leurs Juges, leurs bourreaux, & couronnant le libertinage, le Mariage, le divorce, tous les forfaits, par l'apoſtaſie, devenir enfin, l'ana-

thême du Ciel, l'opprobre de la terre & l'horreur même de l'Enfer.

A tant de raiſon d'intérêt & d'état, de politique & de morale qui démontrent la néceſſité d'une Religion dominante, il s'en joint une autre qui les embraſſe toutes & à laquelle toutes les autres devroient céder; c'eſt la volonté du peuple. Cette volonté ferme & conſtante, manifeſtée au milieu même des échafauds, ſoutenue par les perſécutions, ranimée par le beſoin de puiſer les remèdes à tant de maux dans le ſein du conſolateur Suprême. J'en atteſte ces flots nombreux qui ſe preſſent aux portes des maiſons particulières où le Seigneur eſt adoré, le reſpect profond, le recueillement qui y règnent, la célébration du Dimanche que jamais les perſécutions pour la Décade n'ont pu faire abroger, l'attachement pour les Miniſtres vertueux qui ont réſiſté aux orages, le mépris pour ces Apoſtats, qui, après n'avoir pas craint de proteſter qu'ils ne furent jamais que des impoſteurs, oſent encor ſe mettre ſur les rangs & reprendre un titre ſacré qu'ils ont couvert d'opprobre. Voilà l'expreſſion de la volonté générale. La voulez vous plus fortement exprimée ? Voyez ces nuées de pétitions qui arrivent chaque jour au Conſeil des Cinq Cents, d'un bout de la République à l'autre, & entendez vingt millions de voix qui vous crient.

N'eſt ce donc que pour combler notre eſclavage que nous avons briſé nos fers ? Et n'avions-nous inveſtis nos premiers Députés de nos pouvoirs, que pour ſe moquer de nos ordres ? Quel étoit le vœu le plus ardent & le plus généralement exprimé dans les cahiers de nos doléances ? Le maintien de la Religion Chrétienne, & c'eſt celui qu'ils ont le plutôt violé, & ils en ont perſécuté les Miniſtres, & il nous ont maſſacrés nous mêmes pour avoir trouvé chez nous des livres de piété. Aſſez & trop long-temps, nous avons été les dupes & les victimes de leurs blaſphêmes & de leurs déclamations. Si leur audace a pu égarer le peuple juſqu'à en faire le miniſtre aveugle de leurs fureurs, ce même peuple rougit maintenant de ſes crimes, il déplore avec amertume les excès où ils l'ont entraîné, il meſure avec horreur la profondeur de l'abîme qu'ils ont creuſé ſous ſes pas. Il vous redemande ſa Religion avec le beſoin le plus preſſant, la ſoif la plus ardente d'y expier ſes fautes & d'y trouver la conſolation de ſes maux.

Mandataires du peuple, vous avez entendu ſes ordres. Le Souverain commande, obéiſſez.

Mais nos vœux ſont comblés, les Temples vont ſe r'ouvrir, le culte va reprendre ſa pompe majeſtueuſe. Aimable & intéreſſante enfance, tu ne languiras plus ſans

ſecours, & le flambeau de la vérité éclairera encor ton ame. Le vice, j'oſe l'eſpérer, n'aura pas pouſſé de ſi profondes racines qu'il ne ſoit encor poſſible de les arracher. Objets chers à nos cœurs, cendres vénérables de nos pères, vous ne reſterez plus ſans honneur, il nous ſera encor permis d'aller vous arroſer de nos larmes & de chercher ſur vos tombes, les touchantes inſtructions de la vertu; & quand les lois irréſiſtibles de la nature nous auront fait deſcendre parmi vous, l'auguſte & conſolante Religion nous accompagnera dans ce triſte & dernier aſile. Gens de bien, pères, mères, enfants, époux, jeunes gens, vieillards, citoyens de tous les genres & de tous les âges, faites retentir les airs de vos tranſports. Béniſſez à jamais le nom de Camille Jordan & du reſpectable Corps dont il eſt membre. Que le jour propice où vos Temples ſeront ouverts, où la liberté plénière du Culte vous ſera rendue, ſoit pour vous un jour de bonheur, qu'il ſoit marqué par une fête ſolemnelle, que le ſouvenir en ſoit renouvellé par un anniverſaire, pour être dans la poſtérité un monument éternel de votre reconnoiſſance envers le Corps légiſlatif & garantir nos neveux des maux que ſa juſtice répare.

Courage, Légiſlateurs c'eſt ainſi que vous irez à la gloire. *Sic itur ad aſtra.* Un pas de

plus dans cette belle carrière ; déclarez la Religion Dominante, & c'eſt alors ſeulement que la République ſera aſſiſe ſur des baſes inébranlables.

Eh ! bien, puiſqu'il faut abſolument une Religion Dominante, parmi toutes celles qui partagent le monde, laquelle choiſirons-nous ? Car quoique le Peuple ſoit ſouverain, il n'eſt pas bon qu'il ſoit toujours le maître & dans une matière auſſi importante, c'eſt aux Philoſophes à l'éclairer ſur ſon choix. D'ailleurs telle Religion pourroit être bonne pour les hommes, qui ne la ſeroit point pour tel gouvernement. La ſituation de la France eſt unique, & puiſque l'État n'a point de Religion, étudions celle qui lui convient avant que de lui en donner une.

Nous nous ſommes ſi fortement prononcés juſqu'à préſent pour la Religion Chrétienne, nos pères nous ont appris ſi jeunes à faire le ſigne de la Croix, elle eſt depuis ſi long-tems parmi nous, qu'il ſeroit bien difficile de renoncer à une ſi ancienne habitude. (1) Cependant la Philoſophie

(1) Pas ſi difficile qu'on penſe, & Robeſpierre qui étoit un habile homme en avoit bien pris le chemin. C'étoit de guillotiner tous ceux qui pouvoient la con-

prétend que *la Religion fut partout une invention d'hommes adroits & politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs ſemblables à leur gré, chercherent dans le Ciel la force qui leur manquoit & en firent deſcendre la terreur.* (1) que parmi toutes les Religions du monde il n'en eſt qu'une ſeule véritable, quoique perſonne ne la pratique, la Religion naturelle qui reconnoît un Dieu Créateur de l'Univers, mais paſſif dans les Cieux & indifférent à tout ce qui ſe paſſe ſur la terre. (2) Eſt-il poſſible que des ſavants ſi profonds, des Philoſophes ſi ſages dont les écrits ſublimes ſont remplis des mots d'*humanité* & de *vertu*, ſe trompent ? Parleroient-ils avec tant d'aſſurance s'ils ne diſoient la vérité ? Non, ſans doute ce n'eſt qu'après avoir examiné les faits, vérifié les dates, comparé les citations, recherché les monumens, interrogé enfin l'Hiſtoire dans ſes ſources, qu'ils ont affirmé que toutes les Religions du monde n'étoient que l'ouvrage des impoſteurs. Car,

---

noître & de ne laiſſer que les Enfants. Rien de plus aiſé alors que d'inſpirer à ceux-ci les opinions qu'on auroit voulu.

(1) Raynal, Hiſt. Phil. tom. 1. pag. 74. *in*-8°. 1780.

(2) Rouſſeau, Emile, Profeſſion de Foi du Vicaire Savoyard, 2e. Partie.

après

après tout, qu'un Boſſuet, un Fénélon, un ſaint Auguſtin, un ſaint Ambroiſe, aient paſſé leur vie à prouver des choſes qui *révoltent la Raiſon*, rien n'eſt plus ſimple; c'étoient de gros & riches Prélats à bonnes & graſſes Abbayes, il falloit bien maintenir l'*Erreur* qui les faiſoit vivre, & faire venir l'eau au moulin. Mais pourquoi l'abbé Raynal auroit-il attaqué la Religion Chrétienne avoit tant de force, lui qui avoit au contraire le plus grand intérêt à la conſerver, puiſqu'elle lui donnoit vingt-mille francs de rente? Il falloit donc que ſon ame fut dévorée d'un grand déſir *d'éclairer les Hommes*, d'un grand amour du *bien public*, pour ſacrifier à la *Vérité* avec tant de courage, des intérêts auſſi chers que les biens qui rendent la vie ſi douce & cette paix plus déſirable encore ſans laquelle les biens mêmes ne ſont rien.

Cependant ces livres ſi dogmatiques & ſi hardis, qui, d'un trait de plume, vous avancent des principes dont la réfutation exige quelquefois des recherches infinies & des Volumes entiers, affirment tout ſans rien prouver, nient tout ſans rien citer, décident tout ſans peſer les raiſons contraires; ils tombent quelquefois dans des contradictions frappantes, & lors même qu'ils doutent ils veulent faire loi. Ces moyens peuvent ſéduire le vulgaire, mais les bons

efprits ne fe payent pas de telles raifons. Si donc il n'eft pas impoffible qu'un Prêtre en écrivant contre fon intérêt nous trompe, à plus forte raifon, celui qui écrit pour fon intérêt pourra-t-il nous tromper. Comment faire au milieu de ces dangereux écueils, pour n'être dupe de perfonne ? Ne les croire ni l'un ni l'autre, & faire nous même les recherches qui peuvent éclairer les ténèbres de cette profonde nuit. Eloignez-vous donc de moi, Théologiens fameux qui féduifez par votre magique éloquence, Philofophes captieux dont les perfides fophifmes ne font que troubler les efprits; je veux vous fuir, je veux vous oublier. Je veux me dépouiller de tout efprit de parti, m'ifoler au milieu de mes femblables, & me figurer jetté au hafard fur la terre, comme Minerve fortant du cerveau de Jupiter. Je veux pour un moment oublier dans quelle Religion j'ai reçu la naiffance, porter le flambeau de la raifon fur les opinions & les erreurs des hommes, & ne me décider que pour le feul Culte où je découvrai des caractères frappants de vérité.

Un fentiment intime de la raifon développé par l'habitude nous dit que fi Dieu a prefcrit aux hommes une manière particulière de l'adorer, il a du leur impofer ces Lois dès le commencement du Monde;

d'après ce principe la Religion qui ſera de plus ancienne origine aura pour moi les meilleures préſomptions.

Le peuple Juif ſe préſente d'abord à mes regards. J'ouvre le Livre qui contient ſon Hiſtoire & je vois dès la première ligne l'Univers ſortir du néant, & la terre parée de verdure, s'apprêter à prodiguer ſes richeſſes au nouveau Roi qui doit lui commander. L'homme paroît pour couronner ce magnifique ouvrage ; Dieu l'anime de ſon ſouffle, le rend maître abſolu de tous les tréſors de la nature, & pour que ſon pouvoir n'énivre point ſa raiſon, & que ſa liberté ne lui faſſe point oublier ſa dépendance, il lui preſcrit des lois dont la fidelle obſervation ſera pour lui le gage d'une félicité parfaite & dont la tranſgreſſion ſera punie de mort. A peine a-t-il commencé de jouir, que ſa fragilité lui fait enfreindre le précepte & les préſages les plus ſiniſtres lui annoncent qu'il va ſubir ſon arrêt. Mais Dieu qui l'a créé foible ſent déſarmer ſa colère en contemplant l'ouvrage de ſes mains & ſa juſtice même produit ſa miſéricorde. Il le chaſſe de ce lieu de délices où dans les jours de ſon innocence, il goûtoit le bonheur le plus doux, & au lieu de lui infliger la peine qu'il mérite, il le condamne à ne plus recevoir qu'à force de travaux & de culture les fruits de cette

même terre, auparavant si féconde pour lui, & lui montre dans l'avenir le réparateur de son crime.

La terre se remplit & des hommes vertueux naissent encor d'une source coupable. Dieu renouvelle à Abraham la promesse qu'il avoit faite au premier homme, il met sa vertu à l'épreuve la plus cruelle dont le cœur d'un tendre père puisse supporter la rigueur. Sa fidélité n'en est point ébranlée & son aveugle obéissance lui mérite l'honneur d'être chef d'un grand peuple & de voir sortir de sa race celui qui doit faire le bonheur des Nations.

Quel sera donc ce grand personnage promis à l'Univers tant de siècles avant sa naissance, & dont l'affiliation à la famille d'un homme appellé juste par le plus parfait appréciateur de la justice, doit être le prix de ses vertus? Dieu se tait sur son nom; mais cette douce espérance se perpétue d'âge en âge dans la race dont il doit sortir, & chez le peuple qu'il doit rendre heureux, & les prodiges les plus frappants l'entretiennent & la confirment.

Dieu commence à tenir sa parole. De la cendre d'Abraham il fait sortir un peuple immense. Il le sauve à travers les eaux de la mer Rouge des fureurs d'un tyran, lui donne ses Lois au milieu des éclairs & des tonnerres & malgré les crimes dont-il

ſe ſouille, malgré l'ingratitude & les murmures dont il paye ſes bienfaits, il l'introduit enfin dans le pays promis à ſes pères. Les prévarications de ce peuple volage, ſes crimes, ſes profanations, ſes déſordres, allument la juſtice de Dieu ; il l'afflige par des fléaux terribles, le livre à la fureur de ſes ennemis ; ſur les ruines encor fumantes de la ville & du Temple ſuperbes qui furent le théâtre de tant d'horreurs, ils font un carnage effroyable, & menent captifs dans une terre étrangère tout ce que leur glaive a épargné.

Le malheur qui change les cœurs rappelle ce peuple infortuné au Dieu qui le châtie. Il s'humilie devant la main qui le frappe, & ſe conſole de ſes ſouffrances par l'eſpoir de ſa liberté. Des envoyés de Dieu lui en font entrevoir l'approche ; un d'eux ſurtout (1) ſaiſit cette occaſion de lui annoncer un bien plus précieux dont ſa liberté doit être le gage, & des 70 ans de ſa captivité, il tire ces 70 ſemaines qui fixent l'époque où doit paroître l'homme extraordinaire depuis ſi long-temps promis à ſes ayeux. Enfin le terme de la ſervitude arrive & le peuple devenu meilleur par les leçons de l'infortune, retourne dans ſa patrie, relève

(1) Daniel, *ch.* 9.

les ruines de ſes maiſons & de ſon Temple & répare les ravages cauſés par ſes premiers excès.

Ces vœux formés dans l'horreur de la ſervitude, ces promeſſes d'une meilleure vie faites loin des dangers du monde & ſous le poids de l'adverſité, ſe diſſipent bientôt dans les plaiſirs & l'abondance. Les débauches ſe renouvellent, les crimes ſe multiplient, les profanations comblent de nouveau la meſure, & Dieu laſſé enfin de l'ingratitude d'un peuple ſi peu digne de ſes bienfaits, l'abandonne à jamais à une nation étrangère. Le voilà donc aſſervi aux Romains & ſon hiſtoire unie à ces fiers conquérants du monde ſe perd déſormais dans la nuit des temps, ſans qu'il y ſoit queſtion de l'accompliſſement de la dernière promeſſe, que, malgré la multiplicité de ſes crimes, Dieu lui avoit renouvellée ſi ſouvent.

Quoi ! Dieu ſi fidèle dans la première partie de ſa parole, l'a-t-il leurré d'un vain eſpoir ? Ou l'ingratitude de ce peuple a-t-elle mérité qu'il manquât à la ſeconde ? Mais le Meſſie qui lui fut promis devoit faire le bonheur du monde, en lui devoient être bénies toutes les générations : pourquoi donc punir tous les peuples de la terre qui devoient jouir d'un ſi grand bienfait, des infidélités de celui qui devoit en avoir

les prémices ? Non , Dieu s'étoit engagé trop avant ,. il l'avoit juré à Abraham d'une manière trop ſolemnelle , il l'avoit annoncé par trop de figures & de prodiges , pour pouvoir ſe retracter. Quelles peuvent donc être les cauſes de ce retard & de l'erreur de ce malheureux peuple , dont les membres épars cherchent encor dans les ténébres le Chef qui doit les réunir , & qui malgré la confuſion des races , l'expiration des temps , l'ancienneté des époques , l'accompliſſement de tous les oracles qui lui annoncent ſa défection , attend encor l'avénément de ce Meſſie qui fut promis à ſes ayeux. Cherchons , examinons , compulſons les monumens de l'hiſtoire. Un Etre auſſi extraordinaire promis par la bouche de Dieu même, prédit par tant de Prophètes , annoncé par tant de figures , attendu depuis tant de ſiècles , mérite bien d'être étudié. On à cent fois troublé le ſilence de la nature , pour l'interroger ſur des faits infiniment moins importants. Remontons à la ſource , comparons les prophéties , & ſuivons le fil qui peut nous conduire à travers cette obſcurité.

1°. Jacob au lit de mort donnant à ſes enfants cette bénédiction paternelle que la corruption de nos mœurs a fait abroger , ſe ſent tout à coup inſpiré par l'eſprit Divin & leur prédit leurs grandes deſtinées. Quand

il vient au tour de Juda, il eſt ravi de joie à la contemplation des merveilles qui doivent ſortir de ſa race. C'eſt dans elle que doit croître le ſceptre & ce ſigne révéré de l'autorité Suprême ne doit pas ſortir de ſes mains *juſqu'à ce que celui qui doit être envoyé ſoit venu.* (1) Voilà donc un ſigne indubitable pour reconnoître l'époque de cet avénement. Mais depuis dix-huit ſiècles le ſceptre eſt ſorti de la race de Juda, puiſque la nation entière ſubjuguée par les Romains ſous le règne d'Auguſte, erre encore aujourd'hui diſperſée, ſans Loi, ſans ſceptre, & ſans autorité.

2°. Au retour de la captivité de Babylone les vieillards, touchés de repentir & corrigés par un ſi long & ſi dur eſclavage, ſe rappellant la magnificence du premier Temple, verſent des pleurs en le comparant au nouveau. Le prophète Aggée inſpiré tout-à-coup ranime leur eſpérance éteinte. De quoi pleurez-vous, leur dit-il, qu'importent à la gloire du Seigneur les vains ornemens d'un Temple ? L'or & l'argent ne ſont-ils pas ſon ouvrage ? Et ces métaux précieux pour vous, hommes petits & foibles, ne

---

(1) Non auferetur ſceptrum de Judâ & dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus eſt, & ipſe erit expectatio gentium. *Geneſe ch.* 49. ℣. 10.

ſont

ſont-ils pas également vils à ſes yeux ? Oh ! que ſi vous connoiſſiez les deſtinées de ce Temple, combien vos pleurs changeroient d'objet ! Je vous l'annonce de la part de Dieu ; ce Temple que vous dédaignez, dont l'aſpect vous navre de triſteſſe, ſera plus grand que le premier, puiſque c'eſt dans ſon ſein que *le déſiré des nations* tant promis à vos ayeux viendra manifeſter ſa gloire. (1) Mais ce Temple qui devoit jouir de tant d'honneurs, n'exiſte plus depuis plus de dix ſept ſiècles. Titus y fit paſſer la charrue, Julien l'Apoſtat en fit renverſer les ruines, il n'en reſte pas pierre ſur pierre, on chercha la place où il exiſta. Comment donc le déſiré des nations viendra-t-il rendre ſes oracles.

3°. Le peuple lui-même a prononcé contre les titres de ſa foi ; car lorſque Pilate oppoſant de vains efforts pour ſouſtraire Jeſus à ſa rage, lui dit : *voulez-vous que je crucifie votre Roi* ? il lui répond *nous n'avons*

---

(1) Adhuc modicum & ego commovebo Cœlum & terram & mare & aridam. Et movebo omnes gentes & veniet deſideratus cunctis gentibus & implebo domum iſtam gloriâ. Meum eſt argentum & meum eſt aurum ; magna erit gloria Domûs iſtius noviſſimæ plus quàm primæ & in loco iſto dabo pacem. *Aggée. ch.* 2. *v.* 7. 10.

point d'autre Roi que César. (1) Nouvelle preuve que la prophétie de Jacob eſt accomplie & que le ſceptre eſt ſorti de Juda. Il faut donc conclure de ces trois obſervations que le Meſſie eſt venu ou que Dieu a trompé les hommes.

Voilà donc le plus ancien peuple du monde errant dans l'obſcurité, après avoir puiſé ſi long-temps les lumières à leur ſource. Les Docteurs les plus ſavants qui devoient l'éclairer, ne voyent plus rien à travers tant de ténébres, & pareils à ces pilotes qui dans une tempête, ne connoiſſant plus les lieux ni les écueils, abandonnent le vaiſſeau au gré des vents & des orages, après avoir été dupes des impoſteurs qui les ont égarés, ils ont lancé la malédiction & l'anathème contre ceux qui ſupputeroient l'époque où le Meſſie devoit venir.

Sur les débris de cette Religion il s'en élève une autre, qui, partant de la même ſource, appuyée ſur les mêmes faits, fondée ſur les mêmes lois, donne le mot de l'énigme enveloppé dans ces nuages, & tenant les deux bouts du fil coupé par ſa rivale, le rattache au centre commun où

(1) Regem veſtrum crucifigam ? Non habemus Regem niſi Cæſarem. St. Jean. 19. 15.

ſe rapportent les figures, les promeſſes, les miracles qui en atteſtent la vérité.

Les titres de celle-ci ſont auſſi dépoſés dans un livre dont la ſimple & ſublime éloquence ravit d'abord l'eſprit & le cœur. L'Hiſtoire du peuple nouveau ſorti de celui pour qui Dieu prodigua tant de merveilles, commence au point où le premier finit. Les nuages ſe diſſipent, les figures deviennent plus claires à meſure qu'on approche du terme où doit s'accomplir le grand ouvrage préparé depuis quatre mille ans; le caractère du grand perſonnage eſt déſigné, il eſt dit qu'il doit avoir un Temple, (1) ſon nom même ſi long-temps caché à la vénération des hommes eſt enfin prononcé, (2) & toute la terre plongée depuis cinq cents ans par le ſilence de tous les Prophètes, dans l'attente d'un ſi grand événement, ſe réveille de ſon ſommeil au bruit des oracles nouveaux qui lui annoncent ſa délivrance.

---

(1) Ecce ego mitto Angelum meum & præparabit viam antè faciem meam: Et ſtatim veniet ad Templum ſuum Dominator quem vos quæretis & Angelus Domini quem vos vultis. *Malachie*, 3. 1.

(2) Ecce concipies et paries filium & vocabis nonomen ejus Jeſum.

Enfin après tant de vœux & de ſoupirs pouſſés vers les temps fixés par la ſageſſe Suprême, après tant de figures qui tenoient l'univers en ſuſpens, les tréſors de la miſéricorde Divine s'ouvrent, les Cieux s'abaiſſent, & la terre enfante le germe qu'elle couvoit depuis quatre mille ans. Un Enfant qui devoit changer la face du monde, auquel un règne éternel étoit promis, naît dans le ſein de la misère; une mère pauvre lui donne le jour, un étable obſcur lui offre un aſile, de vils animaux l'échauffent de leur haleine, & le Fils du Tout-Puiſſant maître du monde, n'a pas même des langes pour couvrir ſa nudité.

O profondeur de la ſageſſe Divine, que les humains ſont petits devant vous! Rois de la terre, agitez-vous ſur vos trônes, remuez l'univers pour ſatisfaire votre ambition; tandis que vous vous énivrez des hommages des hommes, le Dieu qui commande à la nature ſe rit de votre vain orgueil, & vous accompliſſez ſes décrets en croyant affermir votre gloire. Auguſte voulant faire un dénombrement de ſes ſujets pour ſe nourrir de l'idée de ſa puiſſance, ordonne que chaque citoyen aille ſe faire inſcrire au bureau de ſon arrondiſſement. C'étoit peu pour le Maître des empires qu'un Monarque orgueilleux vint à bout

de ſes projets, mais l'humble ville de Bethléem étoit deſtinée à recevoir dans ſon ſein le gage du ſalut du monde, (1) il falloit bien que l'oracle s'accomplit. Marie part de Nazareth pour obéir aux ordres d'Auguſte, mais arrivée au vrai terme de ſon voyage, elle exécute ceux de l'Eternel. Ainſi tout l'univers eſt ébranlé par un ambitieux, & un foible Enfant eſt la cauſe de tout ce tumulte. Et pour préluder à cette humilité profonde dont il devoit donner un jour les leçons & l'exemple, le nom de celui par qui les Rois gouvernent eſt inſcrit au nombre des ſujets.

A peine eſt-il né que les Anges publient ſa gloire, une étoile miraculeuſe l'annonce aux Rois de l'Orient. Frappés de ce prodige ils ſuivent avec confiance le ſigne qui leur eſt offert, & cet humble étable voit dans ſon ſein les Rois de la terre proſternés aux pieds d'un Enfant.

Ses jours croiſſent, ſes graces ſe dévelop-

(1) Et tu Bethléem Ephrata parvulus es in millibus Juda; ex te mihi egredietur qui ſit dominator in Iſrael, & egreſſus ejus ab initio à diebus æternitatis. *Michée.* 5. 2.

pent, ses rayons de la Divinité percent à travers les jeux de son enfance. A l'âge de douze ans il s'échappe de l'attelier de son père, & après l'avoir cherché long-temps, ses parents inquiets le trouvent dans le Temple assis au milieu des docteurs, expliquant à ces vieillards consommés dans la science, les oracles qui le concernent, les confondant par sa sagesse, & les étonnant par ses vertus. Il parle déja en Dieu quoique dans un âge aussi foible, & la sublimité de sa réponse annonce l'objet de sa mission. (1) A trente ans il quitte la vie obscure qu'il avoit menée jusqu'alors, il se choisit douze Disciples humbles, ignorants, grossiers, & parcourt avec eux les villes de la Judée. Il prêche une morale inconnue jusques alors, & malgré le rebut qu'elle doit inspirer aux sens, de nombreux sectateurs s'attachent à ses maximes. Bientôt la renommée publie sa sagesse. De toutes parts des foules innombrables accourent pour l'entendre, il les rassasie avec quelques pains,

---

(1) Et quare me quærebatis? nesciebatis quia in eis quæ patris mei sunt, oportet me esse?

Et pourquoi me cherchiez vous? ne saviez vous pas qu'il faut que je sois partout où est ce qui concerne mon Père. *St. Luc.* 2. 49.

il guérit par ſa parole & ſon attouchement les maladies les plus invétérées, éclaire les aveugles, reſſuſcite les morts, commande en maître à la nature, & la nature docile obéit à ſa voix. Les Prêtres & les Phariſiens, dominés par une baſſe avarice & par un orgueil jaloux, lui tendent des pièges perfides pour l'envelopper dans des argumens captieux; il les confond par ſa ſageſſe, & la beauté, la juſteſſe, la préſence d'eſprit de ſes réponſes ne fait que redoubler leur fureur. Il lit dans leurs cœurs, il connoît toute l'atrocité des projets qu'ils méditent, il en raconte toutes les circonſtances avec des détails ſi précis que les bourreaux qui le mutilent enſuite, ſemblent moins aſſouvir leur rage qu'accomplir ſes prédictions.

Les temps marqués pour la conſommation de ſon ouvrage approchoient. Il entre dans Jéruſalem pour y célèbrer cette Fête auguſte qui rappelloit au Peuple l'heureux jour de ſa liberté, ſymbole obſcur & imparfait dont le ſacrifice de ſon propre Corps alloit bientôt diſſiper les nuages. Le Peuple tranſporté de joie ſe précipite au-devant de lui avec un emportement qui tient des accès de l'ivreſſe. Il baiſe ſes traces avec reſpect, il les jonche de fleurs, il les ar-

rose de ses larmes, & fait retentir les airs de ces accents de triomphe, voici celui qui fut promis à nos pères, honneur & gloire au Fils du Très-Haut. *Hosanna Filio David.*

La rage des Pharisiens ne connoît plus de bornes, ils forment le détestable projet de le perdre. Ils associent à leurs complots, un de ses compagnons & par le perfide appât d'une somme modique, ils l'entraînent dans le plus épouvantable crime dont les annales du monde aient conservé le souvenir. Ce monstre abominable convient avec eux du jour, du lieu, de l'heure où il leur livrera cette précieuse victime ; il leur donne pour signe, celui de la plus tendre amitié, & comme si l'expérience des prodiges qu'il avoit vu opérer tant de fois à son Maître pouvoit lui laisser quelque doute qu'il sut lire dans les cœurs, il vient s'asseoir à sa table avec toute l'assurance du scélérat le plus endurci.

Ambroise & Massillon prêtez-moi vos divins pinceaux ; grand Fénélon répands sur ma plume timide quelques rayons de ton onctueuse éloquence ; & toi, Disciple heureux, qui trouvas le plus tendre ami dans le meilleur & le plus grand des Maîtres, qui fûs le confident de ses pensées, l'imitateur

teur de ſes vertus, le compagnon de ſes ſouffrances, le témoin de ſa mort, viens embraſer mon cœur de cette flamme divine que tu puiſas dans ſon ſein même où ſa tendreſſe te laiſſoit repoſer, dirige mes foibles crayons & apprends leur à décrire les merveilles de ce dernier repas où ſon amour ne connût plus de bornes, & chercha dans ſa puiſſance infinie, les moyens de mettre le comble à ſes bienfaits. (1)

L'heure approchoit où la rédemption du monde alloit être conſommée. Jeſus dévoré du déſir le plus ardent d'accomplir ſon ouvrage, voulant mettre à profit les courts moments qui lui reſtoient, pour donner à ſes chers Diſciples l'exemple de la charité brûlante dont ſon cœur étoit embraſé, les raſſembla dans le Cénacle, & là dans la communication expanſive d'un repas fraternel, après s'être abaiſsé juſqu'à leur laver les pieds, il dévoila à leurs regards attendris les myſtères d'iniquité qui ſe tramoient dans le ſilence. Il leur prédit le crime hor-

(1) On me dira que le meilleur moyen d'imiter St. Jean, c'étoit de copier ſes propres termes. A cela je n'ai rien à répondre, & je ſuis de l'avis du Lecteur.

rible dont l'infâme Jérufalem alloit fe fouiller, les tourmens qu'il alloit fouffrir, le Calice d'opprobre & de douleur qu'il devoit boire jufqu'à la lie. Il prédit à Pierre fa lâcheté, à Judas fa fcélérateffe, aux autres Difciples la défection que leur infpireroient fes fouffrances. Il ranima l'onction divine qui diftilloit de fon ame pour les prémunir contre les maux fans nombre auxquels fa mort alloit les expofer. Vous allez refter, leur dit-il, fans fecours, fans appui, fans reffource. En proie à la douleur, vous pafferez vos triftes jours dans les larmes & l'amertume. Mais ne vous laiffez point abattre aux horreurs dont vous allez être témoins & à celles dont vous ferez bientôt les victimes. Mon ame reftera parmi vous, du haut du Ciel mon éternelle demeure, je veillerai fur mes enfants ; mon amour pour vous violera toutes les lois de la nature plutôt que de vous abandonner. Sous les voiles obfcurs de ce pain & de ce vin, je nourrirai vos corps, je confolerai vos ames. Voici mon Corps, prenez-le, je vous le donne, faites en votre nourriture ; c'eft ce même Corps qui fût formé dans le chafte fein d'une Vierge, & va être livré pour vous. Voici mon Sang, faites-en votre breuvage : c'eft ce même Sang qui coule à préfent dans mes veines, & que des bour-

reaux aveugles vont verſer pour le ſalut du genre-humain. Je vous donne d'avance les prémices de ma mort. Souvenez-vous toujours à quel excès vous aima votre Maître, ne perdez jamais la mémoire de ce qu'il a fait pour vous ; que pouvoit-il faire de plus que de vous nourrir de ſon Corps, & de ſe livrer lui-même ? (1) Voici bientôt le temps où les perſécutions vont être auſſi votre partage, où les hommes en vous arrachant la vie croiront rendre gloire à Dieu. (2) Souvenez-vous alors de l'exemple que je vous laiſſe. Le Diſciple n'eſt pas plus grand que le Maître, & s'ils m'ont perſécuté avec tant de rage, que ne devez-vous pas attendre de leur fureur ? (3) Mais que les ſouffrances qui vous attendent ne vous inſpirent aucun effroi. Muniſſez-vous alors du bouclier redoutable que je viens de vous donner, je ſerai avec vous, je partagerai vos tourmens, je ſoutiendrai votre

---

(1) Majorem Charitatem nemo habet ut animan ſuam ponat quis pro amicis ſuis. *St. Jean*. 15. 12.

(2) Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obſequium ſe præſtare Deo. 16. 2.

(3) Si mundus vos odit ſcitote quia me priorem vobis odio habuit.... non eſt ſervus major Domino ſuo, ſi me perſecuti ſunt & vos perſequentur. 15. 18, 20.

foibleſſe , & le cruel Prince du monde n'aura plus ſur vous aucun empire, quand vous aurez avec vous ſon vainqueur. (1)

Mes chers amis , mes chers enfants, (2) (car le nom de ſerviteur n'eſt point ce qu'il faut à ma tendreſſe,) (3) ma dernière heure s'approche , recevez mes adieux. Pour prix du Sang que je vais verſer pour vous aimez-vous les uns les autres , je vous le demande en ami, je vous l'ordonne en Maître. Faites revivre parmi vous après ma mort la charité qui nous unit pendant la vie , image de cette paix céleſte que mon Sang va vous aſſurer. Que jamais aucune querelle , aucune diſſention , aucune vengeance ne trouble cette union parfaite dont je vous laiſſe le gage & le ſouvenir. Les hommes vous calomnieront, ne juſtifiez point par vos diviſions leur haine & leur injuſtice ; que la charité ſoit votre marque diſ-

---

(1) In mundo preſſuram habebitis , ſed confidite , ego vici mundum. 16. 33.

(2) Filioli. 15. 33.

(3) Jam non dicam vos ſervos , quia ſervus neſcit quod faciat Dominus ejus. Vos autem dixi amicos , quia omnia quæcumque audivi a patre meo , nota feci vobis. 15. 15.

tinctive, (1) instruisez-les par vos exemples encor plus que par vos leçons, & que dans le délire même de leur rage ils soient forcés d'admirer vos vertus. Songez à la beauté de votre origine, au prix qui vous attend, à la place que je vais vous préparer, à la solemnité, à la fidélité de mes promesses, à la nécessité de marcher sur mes traces, pour être un jour réunis à moi. Formez tous un seul Corps dont je veux être le Chef & l'ame, & n'oubliez jamais que vous êtes les enfants du même Père, les Disciples du même Maître, les serviteurs du même Dieu.

Ce discours divin prononcé avec cette onction sublime dont son visage céleste étoit animé, rendue plus touchante encore par l'impression de tristesse que l'approche de tant d'outrages lui faisoit éprouver, plongea les Disciples dans des transports dont l'arrivée des brigands conduits par l'infâme Judas, interrompit les charmes. Le voile sacré de l'amitié dont ce monstre cache sa perfidie, n'excite dans le cœur de son Maître que miséricorde & que pitié. Le calme

---

(1) In hoc cognoscent omnes quia Discipuli mei estis si dilectionem habueritis ad invicem. 13, 35.

de ſa belle ame ne ſe dément point & le tendre nom d'ami répété avec effuſion lui laiſſe encor le temps de cacher & de réparer ſon crime. Il eſt à l'inſtant ſaiſi, garotté comme un vil ſcélérat, traduit devant des Juges iniques, & ce peuple volage qui venoit de lui rendre des honneurs divins, paſſe ſubitement des tranſports de l'amour à ceux de la haine, & l'accable d'outrages, dans les mêmes rues encor parfumées des fleurs qu'il avoit ſemées ſous ſes pas. Son imperturbable patience n'éprouve aucune altération, & malgré les opprobres dont il eſt abreuvé le ſceau de la Divinité caractériſe ſes réponſes. Abandonné toute une nuit aux mépris inſultans d'une ſoldateſque effrénée, le viſage couvert de crachats, le corps ſillonné de bleſſures, la tête couronnée d'épines, il parvient ſur le dernier théâtre de ſes douleurs, portant au milieu de deux ſcélérats, l'infâme inſtrument de ſon ſupplice. Là ſes tourmens ſe multiplient, & plus ſes bourreaux ſont ivres de rage, plus il redouble de charité. Attaché à la Croix, du haut de ce trône de ſes humiliations, il répand ſur eux les premiers fruits de ſon ſang, & n'ouvre que pour leur pardonner leur crime, cette bouche divine à qui tant de ſouffrances n'ont pû arracher un ſeul cri. L'onction qui

l'entoure eſt ſi puiſſante qu'un des compagnons de ſon ſupplice en eſt touché, & cet heureux coupable lavé dans ce ſang vainqueur, devient le premier participant de ſes grâces. Enfin après avoir accompli tous les oracles, il rend le dernier ſoupir au milieu des convulſions de la nature déſolée, qui venge ſa gloire des fureurs de ſes bourreaux.

Trois jours après, ſuivant ſes promeſſes, il ſort glorieux du tombeau, malgré les gardes & ſcellés qui en défendent l'approche. Il apparoît à ſes Diſciples diſperſés, ranime leur foi chancelante ſur l'auguſte myſtère de ſes douleurs, & après avoir reſté quelque temps avec eux, il monte au Ciel en leur préſence, pour leur envoyer le Conſolateur de leurs peines, l'appui de leur foibleſſe, le réparateur de leurs maux.

Ce dernier gage de ſon amour ne ſe fait pas long-temps attendre. A peine cet Eſprit vivifiant s'eſt-il fait ſentir à leurs cœurs, qu'il les embraſe de ſes flammes. Ces hommes ſi groſſiers qui faiſoient quelque fois à leur Maître de ſi plates queſtions, deviennent tout-à-coup des génies ſublimes, des philoſophes profonds, des orateurs entraî-

nants dont la brûlante éloquence change en un instant la face de l'Univers. Ces Disciples si foibles & si timides qui avoient fui lâchement à l'aspect des souffrances de leur meilleur ami, sont transformés dans un clin d'œil en des héros intrépides, qui ne craignent plus ni la faim, ni le froid, ni les fers, ni la misère, & bravent les tyrans les plus cruels. Les idoles sont renversées; l'instrument affreux du supplice des esclaves est élevé sur leurs Autels; les maximes les plus rebutantes à la nature sont pratiquées par les hommes les plus livrés à leurs plaisirs; tout l'Univers reçoit avec transport les lois d'un Dieu mort dans l'opprobre, & la source des fidèles s'accroît par le sang des Martyrs.

Voilà l'abrégé des merveilles qui font la base de notre foi. Voilà l'origine, les titres, la gloire, les promesses, les espérances de la Religion sublime que l'Enfer & les Jacobins ont fait plus d'efforts pour détruire qu'elle n'en a coûté à établir. Déja l'incrédulité lève sa tête altière & par des argumens mille fois refutés, s'efforce d'attaquer le Chef-d'œuvre de la sagesse divine. Essayons de la confondre & raisonnons de sang froid avec elle sur les faits extraordinaires que nous venons de raconter.

conter. Car la Religion Chrétienne n'eſt point comme les myſtères d'*Eleuſis* que les regards profanes ne pouvoient pas pénétrer. Elle ne craint point l'analyſe, & plus un eſprit ſage l'étudie plus il y découvre de beautés.

Une vérité qu'on ne peut révoquer en doute & qui eſt plus claire que le jour, c'eſt que Dieu ſouverainement parfait ne peut avoir créé l'homme avec tous les vices qui le déshonnorent. L'Auteur du bien par excellence ne peut pas produire le mal. S'appeſantir plus long-temps ſur cette idée, c'eſt outrager la gloire de Dieu ; chercher à la prouver, c'eſt l'affoiblir.

La corruption de l'homme eſt donc ſon ouvrage, & ſon crime eſt d'autant plus affreux, qu'étant ſorti pur & libre des mains de ſon Créateur, il a toujours pû trouver entre ſes bras, un appui contre ſa foibleſſe. Nul doute que Dieu n'eût pû l'organiſer de manière à l'empêcher de commettre le mal ; mais il auroit par là gêné ſa liberté & dégradé ſa nature. Il l'a fait libre afin qu'il fit le bien par ſon choix, & que ſes bonnes actions émanées de ſa volonté euſſent à ſes yeux un mérite. Autrement Dieu ne régneroit que ſur des eſclaves, il n'au-

roit que des hommages ſtériles où le cœur n'auroit point de part, & l'homme aſſervi à un aveugle inſtinct ne différeroit plus de la bête.

Dieu par ſa preſcience infinie a prévu que l'homme ſe corromproit, mais s'enſuit-il que l'homme n'ait pas eu la liberté de ne pas ſe corrompre ? Quoi ! parce que Dieu a prévu les maſſacres du 2 Septembre, s'enſuit-il que ceux qui les ont commis aient été pouſſés par une deſtinée inévitable dont ils n'ont pû changer les lois ? D'où vient donc l'horreur qu'ils inſpirent ? Pourquoi déteſtez vous tant Robeſpierre & ſes complices, s'ils n'ont fait que ſuivre une aveugle impulſion ? Ah ! Malheureux qui fûtes leur victimes, plaignez-les plutôt que de les haïr ; ſavez-vous les excès que votre ſort vous deſtine, & de quelle pitié vous ſerez digne un jour ?

Mais ſi l'homme n'eſt pas libre dans ſes actions d'où lui viennent ces douces extaſes qui ſuivent toujours la vertu, & ces remords cuiſants qui accompagnent le crime ? Pourquoi s'énorgueillir d'avoir bien fait, ſi l'on n'a pas été le maître de mal faire ? Pourquoi éprouver des regrets ſi une main irréſiſtible nous a entraînés dans le

mal ? Dans l'un & l'autre cas Dieu n'eſt-il pas injuſte de récompenſer des vertus qu'on n'a pas eu le mérite de pratiquer & de punir des maux qu'on n'a pas pû s'empêcher de commettre ? Non, cette douce voix qui ſe fait entendre en notre ame après une bonne action, ces larmes délicieuſes qui humectent nos paupières au ſouvenir d'un pauvre qu'on a ſoulagé, d'un infortuné dont on a adouci les peines, ne ſont que le témoignage d'une conſcience libre qui s'applaudit d'avoir choiſi le bien au milieu de tant de moyens de faire le mal. Ce cri importun qui nous pourſuit dans le crime & en eſt le premier bourreau, qui trouble notre ſommeil, qui ne nous laiſſe aucun repos, ni dans le ſilence de la nuit, ni dans les tumultueuſes diſſipations du monde, c'eſt le reproche d'une ame créée à l'image de Dieu, qui rappellée à ſa pureté par ſes fautes mêmes, s'indigne d'être captive dans un corps qui lui fait horreur. C'eſt cette idée déſeſpérante, j'aimois le bien & j'ai fait le mal, il ne tenoit qu'à moi de me conſerver fidèle, je n'avois qu'à fuir le danger ; on n'eſt tourmenté que parce qu'on ſent qu'on étoit libre & cette voix cruelle eſt un hommage à la vertu. Otez la liberté à l'homme, il n'y a plus de moralité dans ſes actions, le bien & le

mal ne ſont plus que des êtres chimériques, l'homme n'eſt plus qu'un imbécille eſclave & Dieu que le plus cruel des tyrans.

L'homme eſt donc ſorti pur des mains de Dieu, & puiſqu'il étoit libre de ne jamais ſouiller ſa pureté, ſa corruption eſt donc un crime. Mais en tranſgreſſant les Lois que Dieu lui avoit données, en violant ſa promeſſe par un acte libre de ſa volonté, l'immenſité de l'Être que ſa révolte a outragé n'a laiſſé à ſon néant aucun moyen de réparer l'offenſe. Que pouvoit-il en effet lui offrir pour appaiſer ſa juſtice ? ſon corps ? Il eſt l'ouvrage de Dieu, & ſon infidélité en a fait un objet d'anathème. Les fruits de la terre ? Ils ſont à Dieu avant que d'être à lui. Le ſang des taureaux ? Mais quel rapport a-t-il avec ſon crime & comment peut-il l'effacer ? D'homme à homme, la reſtitution des dommages, le repentir des torts, la rétractation ſolemnelle des injures, ſont des moyens de réparations, naturels & raiſonnables, dont tout homme bien né doit être ſatisfait. Mais quel rapport peut-il exiſter entre Dieu & l'homme, entre l'infini & le fini, l'Etre & le néant, le pouvoir & la foibleſſe ? Il a donc fallu qu'au premier

crime de l'homme, Dieu prit le parti de l'exterminer & de renoncer ainsi au grand dessein de manifester sa gloire, ou qu'il trouvât dans sa sagesse, de nouveaux moyens de réparer ce malheur. Il n'a pas balancé sur le choix, & comme il tire à chaque instant la vie du sein de la mort même, il a trouvé plus de ressources dans les plus affreux désordres, qu'il n'en auroit recueilli dans la plus constante fidélité. Il a choisi une victime capable par son infinie justice de lui rendre plus de gloire, que tous les efforts de l'Enfer en courroux ne pourroient lui en ravir. De sorte que par cette réparation ce crime est devenu une de ces fautes heureuses qui font bénir l'erreur même qui les commit.

Mais quelle sera donc la nature de l'Être destiné à une si sublime fonction ? S'il est Dieu, il n'a aucun rapport avec l'homme, s'il n'est qu'un homme, il est insuffisant pour Dieu, & toujours la même distance sépare l'offensé de l'offenseur. Il falloit donc que ce réparateur fût Dieu & homme tout ensemble, pour que le Dieu offrit à Dieu une victime digne de lui & que l'homme souffrit pour l'homme ; pour être le lien commun qui réconcilie l'homme à Dieu, le gage sacré de miséricorde qui retient les

coups de la justice, le médiateur qui tenant d'une main Dieu son égal & de l'autre l'homme dont il avoit revêtu la nature, pût prendre sur lui tout le poids du crime, & se rendre caution du criminel. O prodige ineffable de grandeur de clémence & de justice ! O profondeur des richesses de Dieu ! O Cieux ! Abaissez-vous ! Mortels séchez vos larmes ; votre Juge devient votre Père, il vous offre lui-même les moyens de le fléchir.

La foiblesse de l'esprit humain succombe sous le poids de tant de merveilles, jamais il n'auroit pû s'élever à de si sublimes idées, si Dieu lui-même ne lui eût dévoilé ses secrets.

A peine l'homme est-il tombé que ce Réparateur lui est montré comme son unique espérance. Les Patriarches meurent avec le regret de ne l'avoir pas vû ; les Prophètes le voyent aussi clairement que si leurs sens leur servoient d'interprètes. Jacob promet à Juda qu'il sortira de sa race ; (1) Moyse l'annonce à son Peuple

(1) Non auferetur sceptrum de Judâ..... donec veniat qui mittendus est.

& lui prescrit de l'écouter. (1) David le voit engendré avant l'aurore, (2) Prêtre suivant l'ordre de Melchisedec, (3) assis à la droite de son Père, (4) il le nomme le Fils du Très-Haut, & désigne son origine par le mot admirable d'*Aujourd'hui* le seul que nos foibles moyens puissent donner à l'Éternité a qui tous les siècles sont présents; (5) ses Cantiques divins sont plein des présages de sa gloire. Il voit les Rois de l'Arabie déposer leur couronne aux pieds de son berceau ; (6) il est en extase sur son excellente beauté ; (7) il voit les Peuples conjurer sa perte, (8) celui *qui*

---

(1) Prophetam de gente tuâ & de fratribus tuis sicut me suscitabit tibi Dominus Deus tuus, ipsum audies. *Deut.* 18. 15.

(2) Ex utero antè luciferum genui te, *Ps.* 109. 4.

(3) Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech, *id.* 5.

(4) Sede a dextris meis. *id.* 1.

(5) Dominus dixit ad me, filius meus es tu, ego hodiè genui te. *Ps.* 2. 7.

(6) Reges Tharsis & insulæ numera offerent. *Ps.* 71. 10.

(7) Speciosus formâ præ filiis hominum. *Ps.* 44. 3.

(8) Astiterunt Reges terræ & principes Convenerunt in unum, adversùs Dominum & adversùs Christum ejus. *Ps.* 2. 2.

mangeoit à sa table méditer la plus horrible trahison, (1) & la place de ce monstre donnée à un autre plus digne que lui de la remplir. (2) Il le voit sur la Croix rassasié d'opprobres. (3) Il entonne lui-même la prière par laquelle il termine ses jours. (4) Il le voit abreuvé de fiel & de vinaigre, (5) il voit ses pieds & ses mains percés, (6) sa robe jettée au sort; (7) il voit le tombeau où il repose, (8) il l'en

---

(1) Homo pacis meæ, in quo sperabam, qui edebat panes meos magnificavit contrà me supplantationem. *Ps.* 40. 10.

(2) Episcopatum ejus accipiat alter. *Ps.* 108. 7.

(3) Ego autem sum vermis & non homo, opprobrium hominum & abjectio plebis. Omnes videntes me deriserunt me, locuti sunt labiis & moverunt caput. Speravit in Domino, eripiat eum, salvum faciat eum, quoniam vult eum. *Ps.* 21. 6. 7. 8.

(4) Deus Deus meus, respice in me quare me dereliquisti. *Ps.* 21. 1. Ce qui sont les mêmes paroles que J. C. prononca sur la Croix. *Eli Eli lamma sabactani.*

(5) Dederunt in escam meam fel & in siti meâ potaverunt me aceto. *Ps.* 68. 22.

(6) Foderunt manus meas & pedes meos. *Ps.* 21 18.

(7) Diviserunt sibi vestimenta mea & super vestem meam miserunt sortem. *id.* 19.

(8) Æstimatus sum cum descendentibus in lacum

voit

voit ſortir glorieux ; (1) il voit le Peuple qui l'a méconnu livré à ſon aveuglement, effacé du Livre des vivants, devenu l'opprobre des Peuples ; (2) il voit ſa Foi ſe perpétuer ſur la terre & les Nations infidèles appellées à recueillir ſes bienfaits. (3) Tantôt prenant la plume pour demander à Dieu la juſtice pour ſon Fils Salomon, il ſe ſent tout-à-coup inſpirer & oubliant ce Fils heureux, l'objet de toute ſa tendreſſe,

---

factus ſum ſicut homo ſine adjutorio inter mortuos liber. *Pſ.* 87. 4.

(1) Non Relinques animam meam in inferno, nec dabis ſanctum tuum videre corruptionem, *Pſ.* 15. 10. terra tremuit & quievit cum exurgeret in judicium Deus, *Pſ.* 75. 8. 9.

(2) Obſcurentur oculi eorum ne videant ; & dorſum eorum ſemper incurva. Effunde ſuper eos iram tuam & furor iræ tuæ comprehendat eos. Fiat habitatio eorum deſerta, & tabernaculis eorum non ſit qui inhabitet. Quoniam quem tu percuſſiſti perſecuti ſunt, & ſuper dolorem vulnerum meorum abdiderunt. Appone iniquitatem ſuper iniquitatem eorum, & non intrent in juſtitiam tuam. Delèantur de libro viventium, & cum juſtis non ſcribantur, *Pſ.* 68. 28. *a* 33.

(3) Annuntiabitur Domino generatio ventura, & anuuntiabunt Cœli juſtitiam Ejus populo qui naſcetur. *Pſ.* 21. 34. Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, *Pſ.* 2. 8.

M

il s'élance dans l'avenir & le voit resplendissant de gloire, au-dessus du Soleil, descendre sur la terre comme une pluie bienfaisante, Père de la justice & de la paix; il voit son règne Éternel & tous les Rois prosternés aux pieds de son Trône. (1) Tantôt plein de componction pour les deux crimes affreux qui ont terni sa belle vie, il dédaigne les sacrifices ordinaires en vue de la précieuse Victime qui seule est agréable à Dieu (2) Tantôt il le fait parler lui-même & s'offrir de bon cœur à la justice de son Père pour laver les crimes du genre humain. (3)

---

(1) Permanebit cum sole & ante lunam, in generationem. Descendet sicut pluvia in vellus, & sicut stillicidia stillantia super terram. Orietur in diebus ejus justitia & abundantia pacis, donec auferatur luna. Et dominabitur a mari usque ad mare, & a flumine usque ad terminos orbis terrarum..... Adorabunt eum omnes Reges terræ, omnes gentes servient ei. *Ps.* 71. 5 *a* 11.

(2) Quoniam si voluisses sacrificium dedissem utique: holocaustis non delectaberis. *Ps.* 50.

(3) Sacrificium & oblationem noluisti : aures autem perfecisti mihi. Holocaustum & pro peccato non postulasti : tunc dixi; ecce venio. In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam : Deus meus, volui, & legem tuam in medio cordis mei. *Ps.* 39. 8. 9. 10.

Isaïe a prédit qu'il naîtra d'une Vierge. (1) Qu'il seroit adoré des Mages de l'Orient ; (2) il le voit sortir de la race de Jessé ; il ressent déja les charmes de sa morale qui adoucira les loups & les tigres & en fera de paisibles agneaux. (3) Il exalte sa douceur Divine, que rien n'altérera jamais, qui ne poussera pas un cri , n'éteindra pas une mêche fumante , & ne brisera pas le foible roseau. (4) Sous la touchante parabole d'une vigne qui malgré les soins du

---

(1) Ecce Virgo Concipiet & pariet filium , & vocabitur nomen ejus Emmanuel. *Is.* 7. 14.

(2) Surge, illuminare Jerusalem & gloria Domini super te orta est , ... ambulabunt gentes in lumine tuo & Reges in splendore ortùs tui ..... Inundatio camelorum operiet te , dromadarii Madian & Epha ; omnes de Saba venient , aurum & thus deferentes , & laudem Domino annuntiantes. *Is.* 60. 1. 3. 6.

(3) Et egredietur Virga de radice Jessè , & flos de radice ejus ascendet .... habitabit lupus cum agno , & pardus cum hædo accubabit ; vitulus & leo simul morabuntur ; & puer parvulus minabit eos. Vitulus & ursus pascentur simul , requiescent catuli eorum , & leo quasi bos comedet paleas. *Is. cap.* 11. 1. 6. 7.

(4) Non clamabit , neque accipiet personam , nec audietur vos ejus foris. Calamum quassatum non conteret & linum fumigans non extinguet. *Id.* 42. 2. 3.

cultivateur ne produit que des fruits ſauvages, & eſt enfin abandonnnée aux ronces, (1) il peint l'ingratitude du Peuple qui l'a méconnu & le terrible châtiment dont il eſt encor la victime. Il le voit venir de loin ſes habits teints de ſang; (2) la richeſſe de ſes expreſſions relève la beauté de ſes idées, & pour rendre plus ſenſible le nombre de ſes bleſſures ſanglantes, il le compare aux vendangeurs couverts de tâches de vin. (3) Il ne le reconnoît plus aux horreurs qui le défigurent. (4) Il le

---

(1) Vinea facta eſt dilecto meo in cornu filio olei. Et ſepivit eam, & lapides elegit ex illâ, & plantavit eam electam, & ædificavit turrim in medio ejus, & torcular extruxit in eâ. Et expectavit ut faceret uvas & fecit labruſcas....... Quid ego faciam vineæ meæ? Auferam ſepem ejus & erit in direptionem, diruam maceriem ejus & erit in conculcationem. Et ponam eam deſertam, non putabitur & non fodietur, & aſcendent vepres & ſpinæ, & nubibus mandabo nè pluant ſuper eam imbrem. *Iſ.* 5. 1. 2. 4. 5. 6.

(2) Quis eſt iſte qui venit de Edom, tinctis veſtibus de Boſra? *Iſ.* 63. 1.

(3) Quare ergo rubrum eſt indumentum tuum & veſtimenta tua quaſi calcantium in torculari? *id.* 2.

(4) Non eſt ſpecies ei neque decor; & vidmus eum & non erat aſpectus. *Iſ.* 53. 2.

voit chargé des iniquités de la terre, (1) & l'appelle l'homme de douleur. (2) Il compte enfin avec une telle précision les gouttes de Sang qui coulent de son Corps, qu'on croiroit que son Livre a été écrit sur le Calvaire & qu'il est plutôt l'Histoire que les prédictions de ses souffrances.

Zacharie l'a vu entrer dans Jérusalem monté sur un âne. (3) Il a compté les trente deniers qui furent le prix de sa vie, il en a vu acheter le champ du Potier. (4) Jérémie pleurant sur les captifs de Ba-

---

(1) Verè languores nostros ipse tulit, & dolores nostros ipse portavit, & nos putavimus eum quasi leprosum & percussum a deo & humiliatum. Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostras. Omnes nos quasi oves erravimus..... Et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. *Id.* 4. 5. 6.

(2) Despectum & novissimum virorum, virum dolorum & scientem infirmitatem. *Id.* 2.

(3) Exulta satis, filia Sion, jubila filia Jerusalem ecce Rex tuus veniet tibi justus & Salvator; ipse pauper, & ascendens super asinam & super pullum filium asinæ. *Zach.* 9. 9.

(4) Appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit dominus ad me, projice illud ad statuarium decorum pretium, quo appretiatus sum ab eis. Et tuli

bylone s'élance dans l'avenir & donne à ses pleurs un sujet bien plus légitime que des malheurs passagers & mérités.

Daniel gémissant devant le Seigneur sur les maux qui avoient causé la longue servitude du Peuple, voit tout-à-coup paroître un Ange qui vient calmer ses peines & lui dévoiler les secrets de Dieu. Voici ses propres paroles ; elles sont trop positives pour en altérer le sens. (1) " Dieu a abrégé „ & fixé les temps à soixante dix semaines

triginta argenteos & projeci illos in Domum Domini ad statuarium.

(1) Septuaginta hebdomades abreviatæ sunt super populum tuum & super urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio & finem accipiat peccatum & déléatur iniquitas, & adducatur justicia sempiterna & impleatur visio & Prophetia & ungatur Sanctus Sanctorum. Scito ergò, & animadverte : Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomades septem & hebdomades sexaginta duæ erant, & rursum ædificabitur platea & muri in augustiâ temporum. Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus :...... Confirmabit autem pactum multis hebdomadâ unâ & in dimidio hebdomadis deficiet hostia & sacrificium, & erit in templo abominatio desolationis & usque ad consummationem & finem perseverabit desolatio.

„ en faveur de votre Peuple & de votre
„ ville Sainte, afin que les prévarications
„ ſoient abolies, que le péché trouve ſa
„ fin, que l'iniquité ſoit effacée, que la
„ juſtice Éternelle vienne ſur la terre, que
„ les viſions & les Prophéties ſoient ac-
„ complies & que le Saint des Saints ſoit
„ oint. Sachez donc ceci & gravez-le dans
„ votre eſprit. Depuis l'ordre qui ſera
„ donné pour rebâtir Jéruſalem juſqu'au
„ Chriſt chef de mon Peuple, il y aura
„ ſept ſemaines & ſoixante deux ſemai-
„ nes, & les places & les murailles de
„ la ville ſeront de nouveau bâties parmi
„ des temps fâcheux & difficiles. Et après
„ ſoixante deux ſemaines le Chriſt ſera
„ mis à mort...... Il confirmera ſon al-
„ liance avec pluſieurs dans une ſemaine
„ & à la moitié de la ſemaine, les Hoſties
„ & les Sacrifices ſeront abolis, l'abomi-
„ nation de la déſolation ſera dans le Tem-
„ ple. Et la déſolation perſévérera juſqu'à
„ la conſommation & à la fin. „

Que ſignifient ces ſoixante & dix ſemaines ? Le ſtyle Prophétique nous annonce qu'il y faut chercher un ſens figuré. D'ailleurs l'uſage conſtant des Hébreux de fêter la ſeptième année, & de compter ſept ſemaines d'années avant le temps du Jubilé,

(1) ne nous laiſſe aucun doute que ce ne ſoit des ſemaines d'années.

Supputons donc à préſent ces célèbres époques & du ſein de leurs ténébres faiſons ſortir la vérité. Soixante dix ſemaines d'années nous donnent d'abord 490 ans. Calculons à preſent & conſultons, non pas les Auteurs Chrétiens qui pourroient nous tromper, mais Joſephe lui-même qui nous fournit les preuves qui accuſent ſa Nation, nous y verrons que l'ordre de rebâtir Jéruſalem fût donné par Artaxerxe Longuemain la vingtième année de ſon règne qui répond à l'an du monde 3550. Ce qui fait 4040 ans. Jeſus-Chriſt eſt venu au monde l'an du monde 4004. Il a vécu trente trois ans, qui, ajoutés aux 4004 du monde font 4037. Il ne reſte donc plus pour aller à 4040 que trois ans qui font la moitié de ſept & coupent par le milieu cette dernière ſemaine où *l'Alliance devoit être confirmée & les Hoſties & les Sacrifices abolis.* Ceux qui

(1) Septimo autem anno ſabbatum erit terræ, requietionis Domini, agrum non ſeres, & vineam non putabis, ... numerabis quoque tibi ſeptem hebdomadas annorum, id eſt ſepties ſeptem quæ ſimul faciunt annos quadraginta novem. *Lev.* 25. 4. 8.

pourroient

pourroient élèver là deſſus quelque chicane de Chronologie, n'oppoſeroient qu'une vaine ſubtilité. Il eſt bon pourtant d'achever de les confondre & de leur apprendre s'ils l'ignorent, que dans ces temps là, l'année commençoit au mois d'Octobre, ce qui donne les ſix mois qui manquent pour faire la juſte moitié. D'ailleurs la préciſion des dattes ſe perd dans l'obſcurité des temps & ils ne pourroient rien oppoſer qu'on ne pût tourner contre eux-mémes.

On ne finiroit pas ſi on vouloit recueillir tous les paſſages de l'Écriture qui ſe rapportent à Jeſus-Chriſt, elle en eſt pleine, elle en fourmille & lors même qu'elle ne prédit point elle met en ſcène des grands hommes qui le figurent par leur caractère & qui l'annoncent par leurs vertus. Ainſi Abraham repréſente ſon titre de Père des fidèles, Iſaac ſon ſacrifice, Melchiſedech ſon Sacerdoce, Job ſes ſouffrances, Jonas ſa réſurrection, Elie ſon aſcenſion triomphante. Tout dans ce Livre admirable eſt relatif à lui, il en eſt l'objet, la lumière, la vie, ſans lui ce n'eſt plus qu'un énigme dont on ne peut trouver le mot.

Mais, dira-t-on, le Maître de l'Univers

ſe réduira-t-il à la condition des eſclaves ; il naîtra dans la misère, il vivra dans l'obſcurité, il mourra dans l'opprobre ! Voilà l'erreur de Marcion. Otez, diſoit-il, ces langes & ce berceau, ſi vous voulez que je reconnoiſſe l'Auteur de la nature. Inſenſé qui meſuroit Dieu aux foibles moyens de l'homme ! Philoſophe matériel qui n'a pas compris que ſon objet étant de rendre à Dieu la gloire que l'homme avoit outragée, & de guérir l'homme des paſſions coupables qui tyranniſoient ſon cœur, il n'a pû remplir ce double but qu'en s'abaiſſant lui même plus que l homme n'avoit voulu s'élever, qu'en oppoſant les vertus qu'il vouloit mettre en honneur, aux vices qu'il vouloit détruire. Quelle ſageſſe en effet de guérir des excès d'orgueil par des excès d'humiliations, des excès de plaiſir par des excès de ſouffrances ; d'expier des excès de libertinage ſur un Corps pur & virginal, des excès de haine & de vengeance avec une ame brûlante de charité, des excès d'irréligion & de blaſphème avec un cœur rempli de la plus douce piété puiſée à ſa véritable ſource !

Que de caractères frappants ne préſentent pas de ſa Divinité les différentes circonſtances de ſa vie ? Quel eſt l'homme,

quel eſt le ſage, qui toujours calme au milieu des paſſions qui l'aſſiègent, pauvre ſans envie, riche ſans oſtentation, honoré ſans orgueil, perſécuté ſans ſe plaindre, n'ait jamais connu ces moments de foibleſſe où l'homme ſe retrouve, ces premiers mouvements de colère, d'impatience, ces accès de mauvaiſe humeur, qu'un ſommeil interrompu, une digeſtion pénible peuvent produire, qui échappent dans le plus heureux ménage & tiennent à notre fragilité ? Ah ! le plus vertueux des hommes eſt ſouvent plus près de l'abyme que celui qui y paroît englouti ; un ſeul retour ſur nous-mêmes, ne ſuffit que trop pour nous apprendre ce que nous ſommes, & la vertu la plus parfaite bien analiſée, ne feroit ſouvent que l'aſſemblage de tous les vices colorés. Mais ſuivons la vie de Jeſus-Chriſt, examinons ſes actions, peſons ſes réponſes, étudions ſurtout ſa mort, cette dernière ſcène où le charlatan ſe dévoile & le héros s'évanouit. Quelle douceur ! quelle indulgence ! quelle onction ! quel eſprit ! quelle grandeur ! Une femme ſcandaleuſe vient embraſſer ſes pieds & les arroſer de ſes larmes ; il ne lui échappe pas le plus léger reproche ; ſes crimes ſont déja effacés dans ſon cœur ; il lui tend ſes mains propices & lui dit, avec la grâce la plus

touchante ; *vos péchés vous ſont remis*. Les Phariſiens jaloux de l'embarraſſer, lui amènent la femme adultère & le preſſent de la juger. Comment ſe tirera-t-il de ce piège ? S'il la condamne, où eſt donc cette miſéricorde dont il fait une ſi haute profeſſion ? S'il l'abſout, il déſobéit aux Lois qui portent expreſſément qu'elle doit être lapidée. Que celui de vous qui eſt ſans péché, leur dit-il, lui jette la première pierre. Judas même cet exécrable ſcélérat dont il connoît toute la perfidie, ne reçoit de cet incomparable Maître que des paroles de paix. Traduit devant ce Tribunal de ſang qui ne cherchoit qu'à le trouver coupable, comment répond-il au monſtre qui oſe porter ſa main ſacrilége ſur lui ? Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit, mais ſi j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? Attaché à la Croix, l'excès des tourments & des ignominies ne lui inſpire pas un reproche, ne lui arrache pas un cri, il prie pour les bourreaux acharnés dont il aſſouvit la rage. Tant de vertu eſt-elle d'un homme, & celui qui parle, agit, ſouffre, & meurt de cette manière n'eſt il pas vraiment un Dieu ?

Mais les vertus du Sauveur du monde ſont ſi univerſellement reconnues que ceux

mêmes qui ne voient en lui qu'un homme ne peuvent les lui contester. Tous sont forcés de convenir que jamais rien de si parfait n'a paru sur la terre, tous admirent sa patience, son inépuisable douceur, sa sagesse, son humilité profonde, sa brûlante charité. Tibère même, tout monstre qu'il étoit, vouloit le mettre au nombre des Dieux qu'on adoroit à Rome, & l'Empereur Alexandre-Sevère avoit placé son image, au milieu de celles d'Orphée & d'Apollon. Eh ! bien ! S'il n'est qu'un homme, ces prétendues vertus ne sont qu'hypocrisie. S'il n'est pas Dieu..... (Un blasphème ainsi arraché n'attirera point sur moi la foudre,) s'il n'est pas Dieu il n'est qu'un imposteur, & le supplice qu'il a souffert est encor trop doux pour lui. Quels noms donner en effet à un homme qui se compare sans cesse à Dieu, qui dit qu'il est le chemin, la vérité, la vie, qu'il est aussi grand que Dieu même, que ses paroles survivront à la destruction de l'Univers ? Ne regarderions-nous pas comme le plus insensé des hommes, celui qui viendroit seulement nous dire que Dieu est plus grand que lui, & toute comparaison entre deux Êtres aussi peu comparables, quand elle n'est pas un blasphème, n'est-elle pas un absurdité ?

Mais quels nouveaux prodiges reſervés pour lui ſeul éclatent aux derniers moments de ſa vie ? S'il ſue, c'eſt du Sang ; s'il rend le dernier ſoupir, c'eſt avec un grand cri ; pour faire voir qu'il ne meurt que par un excès de ſa puiſſance. Car la perforation des pieds & des mains ne peut pas tuer un homme, le Sang même qu'il perdoit par ſes bleſſures ne pouvoit pas cauſer ſa mort. La Croix n'étoit qu'un échafaud où l'on attachoit le criminel pour lui briſer enſuite les membres. Mais l'Agneau Paſchal ne devoit point avoir les os caſſés, (1) ainſi ce véritable Agneau Paſchal quitta la vie de lui même, & les bourreaux aveugles qui briſerent les os des deux compagnons de ſon ſupplice, accomplirent, ſans s'en douter, la Prophétie, en ne touchant point aux ſiens. Cette mort ſi ſubite, étoit ſi miraculeuſe que Pilate s'en étonna, & qu'un ſoldat pour s'en éclaircir, lui perça le cœur d'une lance. D'ailleurs les miracles arrivés à ſa mort, le Soleil obſcurci, la terre ébranlée, les morts reſſuſcités, les convulſions & le déſeſpoir de toute la nature, n'atteſtent-ils pas hautement ſa Divinité ?

---

(1) Os non Comminuetis ex eo. *St. Jean*, os ejus non confrigentis. *Num.* 9. 12.

Parmi tous les grands Hommes qui ont honoré l'ancienne Loi, parmi tous les Martyrs qui l'ont ſcellée de leur ſang, les Eléazar, les Zacharie, les Machabées, en cite-t-on un ſeul que le Ciel ait vengé avec tant d'éclat ? Les Saints qui l'avoient annoncé, les modèles qui l'avoient figuré avoient fait les plus grands miracles, mais en commandant à la nature c'étoit au nom de ſon Auteur. Élie reſſuſcitant le fils de la Veuve, ſe couche ſur ſon Corps, jeûne, fait des prières ; Moyſe ſéparant les eaux de la mer Rouge, les frappe de la baguette miraculeuſe dont l'Éternel l'avoit armé ; ce n'eſt point en eux qu'ils prennent une telle puiſſance, on voit bien qu'ils ne ſont que les foibles Miniſtres du Dieu qui ſe ſert de leurs mains. Mais Jeſus-Chriſt opère les plus grands prodiges en ſon nom, ſans invoquer perſonne, par le ſeul attouchement de ſa robe, quelquefois même ſans parler ; s'il reſſuſcite Lazare, il lui crie de ſe lever ; s'il guérit la fille de Jaïre, c'eſt ſans la voir & à une grande diſtance d'elle. S'il calme la mer agitée, c'eſt en lui ordonnant d'appaiſer ſes flots ; s'il ſort triomphant du tombeau, c'eſt par ſa ſeule puiſſance.

De plus après ſon Aſcenſion non moins

miraculeuſe, ſes Diſciples inſpirés de ſon Eſprit, opérent en ſon nom les mêmes prodiges. Pierre & Jean ſortants du Temple, n'invoquent point le nom de Dieu pour guérir le boiteux, il lui diſent ſeulement *au nom de Jeſus-Chriſt, leve toi & marche.* Ils ſe répandent par toute la terre, pour annoncer les merveilles dont ils ont été témoins. Quel doit être le ſuccès d'une ſi extravagante entrepriſe ? Des maximes crucifiantes trouveront-ils beaucoup de ſectateurs dans un monde corrompu ? Une Religion nouvelle qui ne prêche que le renoncement à ſoi-même, fera-t-elle beaucoup de proſélites, parmi des hommes eſclaves de leurs ſens ? Et ſi malgré la corruption des mœurs elle ſéduit quelques eſprits foibles, les Prêtres des faux Dieux, les Empereurs, les fanatiques des idoles, verront-ils ſans crainte leurs Autels s'écrouler & n'arrêteront-ils pas ce torrent à ſa ſource ? Non, malgré les fureurs des paſſions, ces maximes ſont admirées, des hommes plongés dans les plaiſirs & la débauche pratiquent tout-à-coup les plus héroïques vertus ; ces pêcheurs groſſiers & ignorants qui ne ſavoient pas même lire, confondent par leur éloquence les plus grands génies de la Gréce & de Rome ; ces Diſciples ſi craintifs qui s'endormoient dans le Jardin,

tandis que leur bon Maître étoit navré d'une tristesse mortelle, ce Pierre leur chef qu'une foible Servante avoit fait trembler, ce Paul qui avoit gardé les habits des bourreaux du temps qu'ils martyrisoient Etienne, transformé dans un instant de persécuteur acharné en ardent Apôtre, étonnent par leur fermeté la fureur des tyrans, excitent la rage des bourreaux & scellent de leur sang les vérités qu'ils annoncent. Dieu n'est-il donc pas responsable de l'idolâtrie qu'usurpe un homme qui s'est appellé son Fils en le soutenant de sa puissance, & ces Disciples eux-mêmes ne sont-ils pas les plus insensés des hommes de donner leur vie pour un imposteur ?

Lorsque les Prophètes qui l'avoient précédé, ces hommes extraordinaires à qui Dieu avoit fait part de ses secrets, veulent parler du Maître infini de la nature, ils élevent leur esprit dans les nues, pour le rendre digne de leur sujet. Les expressions les plus sublimes, les idées les plus magnifiques ne peuvent suffire à leurs transports, ils succombent sous le poids de sa grandeur & de leur foiblesse. C'est le Dieu qui tire l'Univers du néant par sa parole ; (1) qui met son Tabernacle dans le Soleil,

(1) Ipse dixit & facta sunt, ipse mandavit & creata sunt. *Ps.* 148, 5.

brillant & radieux comme un époux ſortant de ſa couche nuptiale, (1) qui oppoſe à la mer irritée des digues que ſa fureur ne peut franchir, (2) qui tient dans le creux de ſa main les montagnes les plus élevées, (3) qui vole ſur les ailes des zéphirs, (4) qui eſt environné d'un vêtement de gloire (5) & dont le règne doit s'étendre au delà même de l'Eternité (6) Il appartient à de foibles mortels d'être éblouis de cette gloire éclatante près de laquelle la clarté même du Soleil n'eſt que ténébres, mais le Fils de la maiſon, l'héritier de la couronne parle un langage bien différent. Ce ne ſont plus les pompeuſes expreſſions d'un eſprit en délire, ce ſont les effuſions touchantes d'un cœur plein des même qualités. C'eſt le Dieu bon, le Dieu

---

(1) In ſole poſuit tabernaculum ſuum & ipſe tanquam ſponſus procedens de talamo ſuo. *Pſ.* 18. 5.

(2) Huc uſque venies & ibi confringes tumentes fluctus tuos. *Job.* 38. 11.

(3) In manu ejus ſunt omnes fines terræ. *Pſ.* 94. 4.

(4) Et aſcendit ſuper Cherubim, volavit ſuper pennas ventorum. *Pſ.* 17. 11.

(5) Indutus gloriâ ſicut veſtimento. *Pſ.* 103. 2.

(6) Dominus regnabit in æternum & ultrà. *Exod.* 15. 18.

clément, le Père ſaint, le Dieu Juſte. (1) Tantôt il le peint ſous la figure d'un berger éploré qui cherche ſa brébis égarée, plus inquiet ſur ſon ſort, que ſur celles qui n'ont pas quitté le bercail ; tantôt ſous celle d'un tendre Père de famille qui tend les bras à ſon fils coupable & le conſole au lieu de le punir. (2) Tantôt c'eſt le conſervateur vigilant de toute la nature, dont les ſoins paternels s'étendent juſqu'aux plus petits oiſeaux. (3) Père ſaint, lui dit-il, je vous recommande, mes chers Diſciples, afin qu'ils ne faſſent qu'un comme nous. (4) Non, il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe tenir un tel langage, ce n'eſt que dans le ſein de la Divinité même qu'on peut avoir puiſé de ſi ſublimes leçons.

Quel aveuglement d'eſprit, quelle corruption de cœur ne faut-il pas avoir pour réſiſter à de ſi grands caractères ? Ah ! Si tant de preuves palpables ne convainquent

(1) St. Jean, *Chapitres* 16, 17.
(2) St. Luc, *ch.* 15.
(3) Diſcours ſur la Montagne, *S. Math. ch.* 5.
(4) Pater ſancte, ſerva eos in nomine tuo, quos dediſti mihi, ut ſint unum ſicut & nos. *St. Jean.* 1?. 11.

pas la raiſon, ſi tant de vertus ; tant de bienfaits, ne touchent pas l'ame, de quel airain eſt donc composé le mur qui les défend ? Mais l'orgueil philoſophique ne veut jamais s'humilier. Il aime mieux échafauder des ſyſtêmes ridicules mille fois plus incroyables que les myſtères de la foi, que de plier ſous ce joug ſalutaire. Parce que ſa foible raiſon ne peut concevoir comment une Vierge peut être Mère, comment Trois peuvent ne faire qu'un, comment un pain peut devenir l'Auteur de la nature, il trouve plus court de le nier. Mais dites moi, Meſſieurs les ſavants, vous qui ne pouvez concevoir qu'une Vierge puiſſe être Mère, comprenez-vous mieux comment une femme le devient ? Cela eſt admirable, direz vous, mais c'eſt dans l'ordre de la nature. Mais cette nature qui l'a faite ? Qui a imprimé au Soleil cette marche régulière & conſtante que ſix mille ans de durée n'ont jamais vu altérer ? Qui a couvert la terre de cette multitude innombrable de plantes, qui ſe diſputent, ingrats, le droit de vous plaire & de vous nourrir ? Or, celui qui a fait ces Lois ne peut-il pas les ſuſpendre ? Vous oſez porter votre œil téméraire juſqu'à celui qui peut vous foudroyer, mais avant de l'analiſer, vous connoiſſez-vous vous-même ! Savez-vous com-

ment votre volonté qui eſt un être moral agit ſur vos ſens qui ſont des êtres phyſiques ? Comment lorſque vous-voulez ſeulement remuer un doigt, il obéit avant que vous lui en ayez donné l'ordre ? Savez-vous le nombre de muſcles, de fibres, de nerfs, d'organes de toute eſpèce qu'il faut mouvoir pour arriver jusqu'à lui ? Et quand même vous le ſauriez, en connoîtriez-vous mieux le rapport qu'ils ont avec votre volonté par laquelle ſeule ils ſe meuvent ? Savez-vous par quels moyens s'élaborent dans votre eſtomac les aliments qui vous nourriſſent ? Comment-ils ſe changent en chyle, en ſang, en humeurs, en excréments, & ſe ſubdiviſent dans les innombrables canaux qui parcourent vôtre corps ; comment ce grain de blé que vous jettez dans les entrailles de la terre, ſe multiplie en une infinité d'autres tous doués des mêmes facultés ? Concevez-vous comment ſe forme & s'allume la foudre, & les effets ſurprenants & biſarres qu'elle opère en tombant avec fracas ? La puiſſance des vents, ces corps que vos yeux ne peuvent voir, que vos mains ne peuvent ſaiſir, cet eſprit fugitif qui vous échappe, & qui cependant arrachent des arbres formidables dont les rameaux s'élevent juſqu'aux nues & les pieds deſcendant aux Enfers ? Quoi ! Vous

ne pouvez rendre raiſon des objets qui vous entourent, que vous voyez à chaque inſtant, dont vous êtes les inſtruments vous-mêmes, & vous voulez percer le voile redoutable dont Dieu ſe plaît à ſe couvrir? Vous êtes arrêtés à chaque pas, par des myſtères infinis, & vous voulez approfondir ceux qui compoſent ſon eſſence? Comme ſi les miracles les plus ſublimes paſſoient les bornes de ſon pouvoir & que celui qui a fait le Soleil pût trouver quelque choſe d'impoſſible, comme ſi ces myſtères même quoique au-deſſus de la raiſon, étoient contraires à la raiſon, qui nous crie ſans ceſſe que l'Auteur de tant de merveilles, doit-être lui-même la plus grande des merveilles.

Mais faut-il que vous ſoyez continuellement en contradiction avec vous-mêmes, & que vos propres armes ſervent ſans ceſſe à vous terraſſer? Croyez-vous que Rouſſeau ſe connût en éloquence? Croyez-vous que l'écrivain ſublime dont la main crayonna ces Lettres brûlantes de Julie, qui font palpiter tous les cœurs, ſe laiſsât ſéduire aiſément aux charmes d'un livre dont il attaquoit la vérité? Voyez pourtant avec quelle ſublimité il parle de l'Evangile, dans la Profeſſion de Foi du Vicaire Savoyard.

Sa majesté l'étonne, sa sainteté parle à son cœur, sa touchante simplicité est préférable à la vaine *pompe des livres des Philosophes, il ne le quitte jamais sans se sentir meilleur.* Il y reconnoît *des caractères de vérité, si grands si frappants si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.* C'est après avoir divagué de tant de manières qu'il fait cet éloge admirable, c'est par les seules lumières d'une raison qui là égaré tant de fois, c'est en ne voulant point croire à la révélation, c'est en faisant tous ses efforts pour la détruire, qu'il reconnoît Jesus-Christ aux grands traits qui l'annocent, & qu'il s'écrie dans le délire d'un enthousiasme digne d'un Père de l'Eglise, plutôt que d'un Apôtre de l'impiété, *Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un sage, la vie & la mort de Jesus sont d'un Dieu.*

Oui, il est Dieu; les Prophéties qui l'annoncent, l'époque où il a paru, sa naissance, sa vie, ses vertus, sa mort, son emploi, sa mission, ses miracles, tout le démontre à notre esprit, tout l'annonce à notre cœur, comme le chef-d'œuvre de la puissance & de la miséricorde Divine. Oui, il est Dieu aussi certainement qu'il est homme, réunissant dans sa personne tout ce que Dieu a de plus grand, tout ce que

l'homme a de plus foible, hors le crime dont il n'a pas pris la souillure, en prenant la forme du criminel. La nature humaine qu'il s'est unie pour l'honorer & la guérir, n'a rien ôté à la nature Divine; la bassesse de l'une est relevée par ce merveilleux accord, la dignité de l'autre n'en est point dégradée. Il est homme, né dans le temps, il est Dieu de toute éternité. Il est homme puisqu'il est né d'une Femme, il est Dieu puisqu'il est né d'une Vierge. Il est homme puisqu'il a reçu la Circoncision & le Baptême, il est Dieu puisque l'Esprit-Saint est descendu sur sa tête, & que le Père Céleste l'a déclaré son Fils bien aimé. Il est homme puisqu'il a éprouvé les infirmités de notre nature, le besoin de manger & de dormir. Il est Dieu puisqu'au milieu d'un désert, avec quelques pains, il a rassasié une foule innombrable. Il est homme puisqu'il est mort, il est Dieu puisqu'il s'est ressuscité par sa seule Puissance. O prodige ineffable! O abaissement auguste! O miracle de miséricorde & d'amour! L'esclave a péché & le Maître a souffert à sa place; le Tout-Puissant qui lance le tonnerre s'est livré comme un agneau; celui que les Anges adorent s'est laissé tenter par Satan; l'impassible par son essence s'est soumis à la douleur & l'Auteur de

la vie a ſubi les Lois de la mort.

Mais allons plus loin & après avoir examiné la Religion dans ſa ſource, voyons la dans ſes ſuites & ſuivons la dans ſes progrès.

Nous n'avons vû que la première partie de la Prophétie de Daniel La ſeconde n'eſt pas moins frappante. Elle porte, que le Peuple qui aura méconnu le Chriſt n'exiſtera plus ſur la terre, qu'un Peuple avec ſon Chef qui doit venir détruire la ville & le Sanctuaire; elle finira par une ruine entière & la déſolation arrivera après la fin de la guerre. (1) Et encore àujourd'hui, tandis que des Peuples plus nouveaux ont diſparu de deſſus la terre, que les Mèdes, les Aſſyriens, les Carthaginois, l'orgueilleuſe Babylone, Thébes avec ſes cent portes, la fameuſe Troye, les Romains même ces Coloſſes épouvantables qui ſembloient devoir tout écraſer, ne ſubſiſtent plus que dans l'Hiſtoire où leur chûte

(1) Et non erit ejus populus qui cum negaturus eſt, & civitatem & ſanctuarium diſſipabit populus cum duce venturo & finis ejus vaſtitas & poſt finem belli ſtatùta deſolatio.

étonne notre esprit ; le peuple Juif marqué d'un sceau de réprobation terrible, languit encore dispersé, sans honneur, sans état, sans Gouvernement, sans patrie, isolé au milieu d'une Nation étrangère, ne se mêlant avec aucune autre, ni par les alliances, ni par les usages, ni par la Religion, & porte sous son bras les titres qui consacrent sa honte, tels que si jamais les livres Saints venoient à se perdre parmi nous, nous les retrouverions chez lui tout aussi purs, qu'ils ne le furent jamais dans les plus beaux jours de sa gloire. Qu'a donc fait ce malheureux Peuple pour gémir depuis dix-huit siècles dans une si affreuse captivité, pour que Dieu qui, pendant celle de Babylone lui envoyoit des Prophètes consolateurs, n'ait pas daigné depuis un si long-temps lui donner la moindre espérance ? Ah ! Faut-il le demander. Il n'avoit alors commis que des profanations, il n'avoit tué que des Prophètes ; des châtimens rigoureux mais passagers convenoient à des crimes de cette espèce, mais il falloit une vengeance sans exemple à un crime jusqu'alors inouï. La plus grande que Dieu pût lui faire éprouver c'étoit de le livrer à lui-même & de le rendre victime de ses propres fureurs.

En effet à combien de nouveau prodiges ſon aveuglement n'a-t-il pas réſiſté ? Que de ſignes affreux ne lui ont pas annoncé la deſtruction de ſa malheureuſe patrie ? Tous les Rabins atteſtent & il eſt dit expreſſément dans le Talmud, que quarante ans avant la ruine de Jéruſalem, on ne ceſſoit de voir dans le Temple des choſes extraordinaires. Tous les jours, de nouveaux prodiges étonnoient les regards, & Johanan fils de Xacaï fameux Rabin, s'écria un jour : *O Temple qu'eſt-ce qui t'émeut & pourquoi te fai-tu peur à toi-même.*

Tacite & Joſephe, (1) Auteurs irrécuſables puiſque l'un étoit Payen & l'autre Juif, racontent que le jour de la Pentecôte, les Prêtres étant dans le Sanctuaire entendirent un bruit affreux, & que les Anges protecteurs du Temple crièrent d'une voix diſtincte, *ſortons d'ici.*

Mais eſt-il dans aucune Hiſtoire de prodige plus frappant que celui-ci, rapporté par le même Joſephe ? (2) *Quatre ans avant la*

---

(1) Tacit. Hiſt. lib. 5. c. 13. Joſeph. lib. 7 de Bell. Jud. c. 12.
(2) Joſeph. *Ibid.*

guerre déclarée, un payſan ſe mit à crier, une voix eſt ſortie du côté de l'Orient, une voix eſt ſortie du côté de l'Occident, une voix eſt ſortie du côté des quatre vents ; voix contre Jéruſalem & le Temple, voix contre les nouveaux mariés & les nouvelles mariées, voix contre tout le Peuple. Depuis lors il ne ceſſa de crier jour & nuit, *malheur à Jéruſalem.* Il redoubloit ſes cris les jours de Fête ; tous ceux qui l'approchoient n'entendoient jamais de lui que cette terrible parole. Il fut pris, interrogé & condamné au fouet ; à chaque demande & à chaque coup, il répondoit toujours ſans aucun ſigne de douleur, *malheur à Jéruſalem.* On le renvoya comme un fou, mais il couroit tout le pays en répétant toujours ſes ſiniſtres oracles. Ce fut alors que commença ce ſiège mémorable où périrent onze cents mille Juifs, où les trois plus épouvantables fléaux dont le courroux du Ciel puiſſe affliger les hommes, la guerre, la peſte, & la famine, ſe trouvèrent réunis à la fois. Ce malheureux Prophète que ni les prières ni les larmes, ni les menaces, ni la priſon, ni les coups, n'avoient pû réduire au ſilence, ſe renferma alors dans la ville, tournant ſans ceſſe au tour des murs & criant de toutes ſes forces. *Malheur au Temple, malheur à la ville, malheur au Peuple.* A la fin il ajouta, *malheur à moi-même* & un

coup de pierre lancé par une machine l'emporta à l'inſtant.

Cet exemple terrible ne fit aucune impreſſion ſur ce Peuple endurci. Il écoutoit la voix des faux Prophètes, qui au milieu des horreurs de la déſolation générale, tandis que la faim faiſoit les plus affreux ravages, que les mères mangeoient leurs enfants, que la moitié de la ville étoit déja en flammes, lui promettoient l'Empire de l'Univers. Envain Titus proteſta mille fois devant ſes Dieux qu'il ne vouloit pas leur perte, envain leur envoya-t-il Joſephe lui-même, leur Concitoyen & un de leurs Prêtres qui avoit été fait priſonnier, pour leur faire ſentir les maux qu'ils alloient éprouver, s'ils ne rentroient pas dans l'obéiſſance; toutes ces ſollicitations, tous ces vœux furent inutiles, rien ne pût guérir des aveugles obſtinés dans leurs erreurs, & Titus lui-même, Titus l'amour de l'Univers peu fait pour ces ſcènes d'horreur, mais pouſſé par une main inviſible, accomplit a regret les vengeances du Ciel. Il voulut ſauver le Temple, il défendit ſous peine de la vie qu'on y fit le moindre dégât. Mais que pouvoient ſes vains efforts, quand Dieu avoit juré ſa ruine? Jeſus-Chriſt avoit prédit qu'il n'en reſteroit pas

pierre ſur pierre, il falloit bien que ſa parole s'accomplit. Un ſoldat pouſſé, comme dit Joſephe, (1) par une inſpiration Divine, ſe fait élever ſur les épaules de ſes compagnons & jette un flambeau par une fenêtre. A l'inſtant tout eſt embraſé, & les murs, les bois, les ornements, impatiens d'exécuter les ordres du ſouverain Maître, courent au-devant des flammes qui doivent les conſumer.

Cependant malgré les prédictions du Sauveur, il reſtoit encor quelques ruines de murs calcinés que le vainqueur avoit dédaigné d'abattre. Il étoit réſervé au plus cruel des ennemis de Jeſus-Chriſt, d'être l'inſtrument de ſes merveilles, & d'accomplir lui-même les Prophéties dont il vouloit montrer la fauſſeté. Julien l'Apoſtat voulant détruire la Religion Chrétienne entreprit de rélèver le Temple & de rétablir les Juifs dans leur premier état. Pour en poſer les nouveaux fondements il fallut renverſer les reſtes ruinés des murailles; mais à peine eût-on poſé les premières pierres, que des feux ſouterrains ſortirent du ſein de la terre ébranlée & épouvan-

(1) Joſeph. de bello Jud. *lib.* 9. *c.* 10.

tèrent les ouvriers. Ainſi ſes efforts impuiſſants ne ſervirent qu'à affermir l'ouvrage qu'il vouloit détruire. Et qu'on ne taxe pas ce fait de fable ou de viſion. Ammian Marcellin le rapporte, (1) & ſon témoignage ne laiſſe aucun doute puiſqu'il étoit Payen lui-même, & grand partiſan de Julien. Nouveau prodige que toutes les merveilles de la Religion Chrétienne ſoient atteſtées par ſes plus ardents ennemis !

Mais pourquoi les deſcendants de ce Peuple coupable portent-ils la peine des crimes de leurs ayeux ? Les Juifs actuels étoient-ils préſents au Calvaire ? Oui ils y étoient préſents dans la perſonne de leurs ancêtres. Ils ont proféré par leur bouche cette imprécation effroyable qui les a chargés d'un ſi grand attentat. *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.* Ils en éprouvent les terribles effets, comme un fils innocent porte les triſtes fruits du libertinage de ſon père & les tranſmet à ſes enfants. Mais ſans entrer dans des diſcuſſions trop profondes qui paſſeroient mes forces & ne ſont pas de mon ſujet, je me bornerai à

---

(1) Amm. Marc. *Lib.* 23.

une réflexion bien ſimple. C'eſt que Jeſus-Chriſt auroit bien pû s'épargner tant de tourments & d'opprobres, ſi l'on pouvoit être ſauvé ſans lui. Il ne valoit pas la peine de venir s'expoſer ſur la terre à tant de maux, ſi le prix de ſon Sang devoit être inutile aux hommes & ſi d'autres que ſes Diſciples pouvoient en recueillir le fruit. Qu'on faſſe à ce ſujet tous les arguments que la ſubtilité philoſophique pourra imaginer, on ne changera rien à la Doctrine de l'Egliſe; elle verroit plutôt périr l'Univers que de changer un ſeul article de ſa foi, & elle la rendra à la fin des ſiècles à ſon Maître, auſſi pure & auſſi parfaite qu'elle l'a reçue de ſes mains. Tout ce qui n'eſt point dans l'arche de Noé périt dans le déluge, & ce vaiſſeau miraculeux, figure de l'Égliſe, ſurnage vainqueur au milieu des flots, figure du monde, où ſe perdent tant d'infortunés Eſaü aîné de la famille eſt rejetté du ſein paternel, & Jacob le cadet obtient les bénédictions & les promeſſes. Moyſe conducteur du Peuple choiſi, n'entre point, tout Saint qu'il étoit, dans cette terre délicieuſe qui lui avoit coûté tant de travaux. Cet honneur n'étoit réſervé, qu'à Joſué dont le nom ſignifioit Sauveur, & qui le repréſentoit par ſon office. Enfin c'eſt-là la borne où un eſprit

ſage

ſage doit s'arrêter, & s'anéantir devant les décrets adorables de Dieu toujours juſtes & ſaints quoiqu'ils nous paroiſſent terribles. *Huc uſque venies & ibi confringes tumentes fluctus tuos.* Ce n'eſt pas à nous foibles humains, ſujets a tant d'erreurs, entourés de tant de paſſions, de juger ſa juſtice. Inſenſés! Eh que vous importe ce que deviendront les Juifs? Songez à ce que vous deviendrez vous-même, & que ſi l'erreur peut trouver grâce devant Dieu, ce ſera bien plutôt celle ou l'on ſera né que celle qu'on aura choiſie. La Religion a aſſez de lumières pour éclairer les eſprits humbles qui la cherchent de bonne foi, mais non pour forcer des orgueilleux qui ne l'étudient que pour la détruire. Les voiles qui couvrent ſes vérités laiſſent à la foi des uns tout leur mérite, les miracles les plus frappants ne convaincroient jamais les autres, & toujours leur eſprit ſuperbe y trouveroit de quoi conteſter. Malheur à ceux qui ne ſentent pas leur eſprit s'agrandir à la contemplation de tant de merveilles, dont le cœur glacé ne tréſaille pas de tendreſſe, dont les yeux ne s'humectent point de douces larmes au ſeul nom de l'Homme Dieu; qui employent les funeſtes talens qu'ils ont reçus de ſes mains, à chercher des arguments mille fois réfutés pour dé-

truire ſa gloire. Ingrats qui plongent le poignard dans le ſein qui leur donna la vie, qui rendent inutile le prix du Sang qui fut verſé pour eux. Ah ! malheureux ! qu'aimez-vous donc au monde ſi vous n'aimez pas Jeſus-Chriſt ? Qu'admirez-vous ſi l'Hiſtoire de ſon origine, de ſa naiſſance, de ſa vie, de ſes vertus, de ſes prodiges, de ſa mort, de tout ce qui a rapport à lui, ne vous tranſporte pas d'enthouſiaſme ? Incroyable effet de l'orgueil humain ! Si un Être auſſi parfait vous eût été préſenté par quelque Auteur dans un Roman ou ſur le théâtre, vous l'aimeriez, vous l'adoreriez, vous ne pourriez vous laſſer d'entendre ſes maximes, vous ſauriez le livre par cœur, vous érigeriez des ſtatues à l'étonnant génie qui auroit pû créer un tel Héros. Mais on vous fait voir votre intérêt le plus cher attaché à ces vérités ſublimes, & vous cherchez des raiſons infinies pour les éluder. Il n'appartient qu'à des aveugles de nier l'exiſtence du Soleil. Mais ces aveugles mêmes, quand ceux qui dirigent leurs pas incertains dans les ténébres, leur parlent des merveilles de cet aſtre éclatant, ils croyent ce que leur aſſurent des hommes mieux organiſés qu'eux, quoique leurs foibles ſens n'y puiſſent rien comprendre ; & s'ils ne voient pas ſa lumière, ils en conçoivent au

moins une idée en ſentant ſa chaleur. Vous voudriez voir des miracles pour humilier votre foi, & moi je vous dis que votre aveuglement eſt ſi déplorable, que des miracles même ne le diſſiperoient pas. Les Juifs en demandoient à Jeſus-Chriſt ſur la Croix, & il n'y avoit pas quatre jours qu'ils lui avoient vû reſſuſciter Lazare, & quelques heures auparavant, ils lui avoient vû remettre l'oreille de Malchus. Vous ſeriez endurcis comme eux, vous lui parleriez, vous le toucheriez, il reſſuſciteroit un mort à vos yeux, il vous reſſuſciteroit vous-même, que vous n'y croiriez pas davantage.

Quelle eſt la ſource de cet aveuglement d'eſprit ? La corruption du cœur. La conſéquence eſt naturelle. Le meilleur moyen pour jouir paiſiblement du crime, c'eſt d'en étouffer le remords. Dès que la diſſolution eſt pouſſée à ſon comble, que le luxe ne connoît plus de bornes, que la rage du jeu n'a plus de frein ni délicateſſe, que la cupidité n'a plus rougi des excès du vol & de l'uſure ; que des prêts à trois pour cent par mois ont pû trouver des hommes aſſez avides pour les prétendre, & des diſſipateurs aſſez fous, aſſez dupes pour les conſentir ; dès que les délations, le pillage, les proſcriptions, l'aſſaſſinat ont trouvé tant de

prôneurs & de profélites; il eft tout fimple de traiter de fables les vérités & les maximes qui en infpirent l'horreur. Mais, que l'empire des mœurs fuccède encore à ces affreux défordres; que les hommes reviennent aux douces vertus qui faifoient autrefois leur bonheur; qu'ils rentrent dans les devoirs que les noms facrés de père, de fils; d'époux, d'ami; de Citoyen; difons tout d'un feul mot, de Chrétien leur impofent; & bientôt ils deviendront eux-mêmes leurs propres accufateurs; que les femmes furtout commencent cette régénération morale, car elles ont un tel empire fur les hommes que leurs exemples ne font jamais indifférents; qu'elles fuivent la route que la nature leur a tracée, qu'elles nourriffent leurs enfants & bientôt la paix renaîtra encor dans les familles d'où le luxe & le libertinage l'ont chaffée depuis longtemps; les époux attirés par un charme vainqueur fentiront; dans les aimables careffes de l'innocence, le vuide de leurs diffipations, ils en deviendront plus chers l'un à l'autre; le mari trouvant chez lui la félicité la plus pure; n'ira pas la chercher ailleurs; la femme trouvant fes plaifirs les plus doux, dans fes devoirs les plus facrés; ne fe montrera plus à ces bals fcandaleux où elle perdoit fa dignité, confondue avec

les courtifanes. Occupée des foins de fon ménage, environnée de refpect, elle exercera dans fa maifon, fur fon mari, fur fes enfants, fur fes domeftiques, un empire de douceur & de vertu dont fa beauté augmentera les charmes. Les enfants accoutumés dès la lifière à ce tableau raviffant, puiferont dans la douce habitude de fe voir, & dans l'union de leurs parents, les fentimens de l'amitié fraternelle. Leur éducation plus foignée & cimentée par de bons exemples produira des fruits plus heureux. Infenfiblement les mœurs deviendront plus pures; & ceux mêmes, qui, pour juftifier leurs excès, traitent à préfent la Religion de chimère, éprouveront le befoin de donner un frein au vice & un témoin à la vertu. Ils ne verront plus que fageffe & vérité, où ils ne trouvent que folie & menfonge.

J'entends d'ici la Philofophie inquiète, tremblante pour fon empire ébranlé, retracer les maux que la Religion a faits aux mortels, & crier au fanatifme. Mais quel eft le bien dont l'homme n'abufe, & le mal qu'il ne rende plus affreux? Que font les Hiftoires de tous les peuples du monde, qu'un théâtre toujours fanglant, qu'un fpectacle d'horreur où l'ambition

jouant les premiers rôles, trafique du ſang des hommes, avec une froide indifférence, une barbare volupté ? Où l'expérience de tous les ſiècles eſt toujours nulle, où les crimes les plus horribles ſont légitimés par le ſuccès ? Que préſentent les établiſſemens des Monarchies, des Républiques, les révolutions du globe, que des guerres, des pillages, des atrocités, des fureurs; des villes embraſées, des habitans réduits au déſeſpoir, des champs ravagés & jonchés de cadavres, des ſoldats effrénés arrachants des filles éplorées des bras d'une mère éperdue & les égorgeant ſur le théâtre même où ils ont aſſouvi leur déteſtable paſſion ? D'ailleurs parce que la Religion a été le prétexte de quelques déſordres, parce que des hommes ambitieux & hypocrites l'ont fait ſervir à leurs coupables deſſeins, faut-il la bannir de la ſociété dont elle eſt le plus ſolide nœud, des États dont elle eſt le plus ferme appui, du cœur des malheureux dont elle eſt l'unique eſpérance ? Parce que le vin produit quelques ivrognes, faut-il que tout l'Univers ne boive que de l'eau ?

Mais où ſont donc ces prétendus maux dont la Religion eſt la cauſe ? Qu'on en cite un ſeul & j'en montrerai la ſource

dans l'ambition, le libertinage, l'avarice, & surtout le philosophique orgueil. Citez-moi l'Arianisme; & je vous en montrerai la source dans l'humeur inquiète d'Arius, dans l'ambition & les artifices d'Eusébe, dans la foiblesse de Constantin, qui tout grand homme qu'il étoit, souilla, à la fin de ses jours, la belle gloire dont il s'étoit couvert à Nicée, & mourut sans s'en douter victime des erreurs mêmes qu'il avoit combattues avec tant d'ardeur. Le schisme des Grecs; & vous en découvrirez la cause dans l'audace & l'orgueil de Photius. Celui de l'Angleterre; & vous en déplorérez l'origine dans le libertinage d'Henri VIII, les intrigues & les détours d'une courtisane ambitieuse, les basses adulations d'une cour corrompue. Le Protestantisme & toutes ses fureurs; & si vous êtes de bonne foi, vous n'y reconnoîtrez que la jalouse avarice d'un Moine fougueux & perverti, que la débauche d'un autre Moine qui ne trouva d'autre moyen pour légitimer une passion coupable, que de sécouer le joug qui l'enchaînoit. Le dernier schisme de la France; & ceux mêmes qui avoient alors le secret des affaires seront forcés de convenir que ce n'étoit qu'un prétexte pour leurrer le peuple, & un premier pas vers l'impiété.

Eſt-ce la Religion qui a cauſé la Saint Barthelemi ? Si quelques Prêtres égarés par un zèle indiſcret, ont trempé, comme je veux bien le croire, dans cet épouvantable maſſacre, la Religion le leur a t elle ordonné ? Trouverez-vous dans l'Evangile, un ſeul mot pour juſtifier de telles horreurs ? Quoi ! celui qui prêcha toute ſa vie le pardon des injures & l'amour des ennemis ; qui reçut l'infâme Judas avec l'effuſion de l'amitié la plus tendre ; qui couronné d'épines & accablé d'opprobres n'ouvrit la bouche que pour pardonner à ſes bourreaux, auroit pu autoriſer le carnage, lui qui preſſé par ſes Diſciples de faire tomber le feu du Ciel ſur une ville coupable, ne leur répondit qu'avec des paroles de paix ? Non ces maux dont vous vous plaignez, la Religion les déplore elle-même, elle verſe des larmes dans le ſein de ſon divin Auteur ſur les excès qui déshonorent ſon héritage. Mais voyez la toujours vraie & toujours ſublime, garder au milieu des horreurs qui la déchirent une contenance toujours auguſte, conſerver toujours pur le dépôt ſacré de ſa Foi, malgré les efforts de l'Enfer pour y porter atteinte ; & toujours pénétrée des divines maximes de ſon Maître ouvrir ſes bras paternels aux enfants ingrats qui l'abandonnent,

donnent, même en les repouſſant de ſon ſein.

Le Ciel n'a pas permis que les ſucceſſeurs de ſaint Pierre fuſſent toujours héritiers de ſes vertus. Les fureurs de l'ambition, les crimes les plus abominables ont éclaté ſur le ſaint Siége comme partout ailleurs. Mais voyez, ſi, jamais, les Papes les plus ſcandaleux, ſi l'ambitieux Jean XXII, l'infame Benoît IX, le monſtre Alexandre VI, ont jamais rendu des Décrets contraires à la Foi de l'Egliſe. Admirez auſſi combien dans les tems qui lui furent les plus funeſtes, Dieu qui veille à la conſervation de ſon ouvrage a ſuſcité de grands génies pour oppoſer à ſes ennemis; à Arius, un Athanaſe; à Photius un Ignace; à Eutichès un ſaint Léon; à Pélage un Auguſtin; à Luther & Calvin un Boſſuet; à Spinoſa un Fénélon. Quelles preuves plus évidentes de ſa Divinité que cette pureté conſtante, que ni la corruption de l'Idolâtrie, ni la fureur des Tyrans, ni la lâcheté des Apoſtats, ni les crimes de ſes Miniſtres, ni le temps qui ſeul détruit tout, ni tant de Révolutions qui ont bouleverſé le Monde, n'ont jamais pu altérer?

Mais n'eſt-ce pas une partialité bien injuſte de groſſir les maux dont la Religion peut avoir été la cauſe ou le prétexte, ſans dire auſſi les biens qu'elle a faits? Eh! quel autre que ſon Auteur pourroit en raconter l'Hiſtoire? Elle a adouci les mœurs par le charme de ſes maximes, reſſerré les liens de la nature & de la ſociété par le titre d'Enfants de Dieu & de Frères de Jeſus-Chriſt dont elle honore tous les hommes, & par cette charité ſublime dont elle fait le plus ſacré devoir. Elle a fait du Mariage la ſauvegarde des mœurs, l'aſile de l'innocence, le foyer ſacré où s'épurent les paſſions. Elle a donné à la vertu le ſeul prix digne d'elle, dans le grand témoin qui la ſoutient dans ſes épreuves, & recueille ſes plus ſecretes actions; au vice, le ſeul frein qu'il puiſſe craindre, dans le grand Juge dont il ne peut éviter les châtimens. Dans la proſpérité elle élève notre ame vers l'Être immenſe qui nous comble de ſes bienfaits, elle nous invite à les répandre ſur ceux qu'il a moins favoriſés que nous; elle modére les tranſports d'une joie indiſcrette, par le ſentiment de la vanité des biens terreſtres & périſſables & l'eſpérance des biens éternels; dans le malheur elle nous conſole, dans les ſouffrances elle nous ſoutient. Au lit

de la mort elle eſt notre refuge ; ſur l'échafaud même où la multiplicité des crimes & les tourmens du ſupplice pourroient plonger le ſcélérat au déſeſpoir, elle répand ſes conſolations les plus abondantes ; elle lui montre l'exemple du Brigand à qui le Sauveur du Monde ouvrit les portes du Ciel & lui fait voir ſes forfaits effacés dans le ſang de cette précieuſe Victime.

Quel bienfait plus grand le Ciel pouvoit-il faire aux hommes ? Quelle idée plus ſublime Dieu pouvoit-il leur donner de ſa grandeur, que le tableau d'un être égal à lui, abaiſſé, anéanti pour réparer ſa gloire ? O homme ! quel eſt donc ton prix, puiſque pour expier tes crimes un Dieu ſouverainement heureux dans le Ciel, s'eſt livré avec des tranſports de joie au ſupplice le plus affreux & n'a compté pour rien les humiliations & l'opprobre. (1) Dans les revers des grandeurs humaines, dans les horreurs des perſécutions, enſeveli dans un cachot ſeul avec ſa conſcience, quelle plus conſolante penſée que de ſe dire, je ſuis traité comme le Fils de Dieu ? Eſt-il quelque in-

(1) Propoſito ſibi gaudio ſuſtinuit crucem confuſione contemptâ. *S. Paul.*

justice, quelque peine, quelque infortune, dont l'aspect d'un Dieu calomnié, appellé séducteur, mis en parallèle avec un scélérat, n'adoucisse l'amertume ? Quelles larmes n'ont pas essuyé, quels maux n'ont pas calmés dans les cachots d'Orange ces consolantes paroles, *Si le Monde vous hait songez que je fus avant vous l'objet de sa haine, le Disciple n'est pas plus grand que le Maître & s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.* Ah ! si nous pouvions interroger ces murs silentieux, qui furent témoins de tant de vertus, que de prodiges de patience, de charité, de résignation ne nous révéleroient-ils pas ? Consultons du moins ces intéressantes Victimes que le fer barbare n'a pas eu le tems de moissonner, & que le 9 Thermidor a soustrait aux fureurs des tigres. Ils nous diront tous que si l'image du Ciel peut exister sur la terre, elle étoit dans ce lieux affreux ; que la paix la plus parfaite y régnoit, que l'arrêt de mort s'y recevoit sans murmurer, quelquefois avec actions de graces, toujours sans le moindre mot offensant pour les Bourreaux. Quel charme divin a donc pu inspirer tant de courage à tant d'hommes foibles, tant de filles timides, (1) tant de débiles

(1) Généreuse Victime de l'amour filial, illustre & vertueuse Chaussende, tu n'est pas faite pour être ou-

vieillards! Quoi? dans ce moment terrible où les Héros les plus intrépides éprouvent des accès de foibleſſe que tous leurs efforts ne peuvent cacher; des pères de famille arrachés ſans pitié à une épouſe tendre, à des enfants chéris, que leur mort va plonger dans le déſeſpoir & la misère, marchent à la mort avec fermeté, ſans que ce tableau déchirant leur arrache des larmes, ſans que l'aſpect d'un peuple Anthropophage aſſemblé pour boire leur ſang & inſulter à leur infortune, altére leur vi-

---

bliée. Reçois ici l'hommage de mes larmes & de mon admiration. Ah! quel plaiſir pour l'ame ſenſible, lorſqu'en parcourant ce tableau d'horreur, elle peut ſe repoſer ſur tes vertus, de l'affaiſſement qui l'accable.

Madame de Chauſſende, de Carpentras, avoit été condamnée à mort avec ſa Fille. Un de ces témoins bannaux, qui prêtoient au beſoin leur déteſtable office pour perdre l'innocent, ſéduit par la beauté de la fille, lui propoſa de l'épouſer pour lui ſauver le jour. Cette fille céleſte, quoique dans un âge où la vie eſt encor un aſſez grand bien pour être acheté même par le malheur d'être la femme d'un *Sans-Culotte*, lui demanda avec une expreſſion de ſentiment qui auroit attendri des rochers, *Cela ſauvera-t-il ma Mère*? Non répondit le monſtre, & ne trouvant plus de douceur dans une vie que ſa mère ne partageroit pas, elle préféra d'être la compagne de ſa mort à l'horreur de vivre ſans elle.

ſage & leur inſpire aucun effroi ? Philoſophes orgueilleux qui demandez des Miracles, en voulez-vous de plus frappants & ne faut-il pas s'aveugler pour n'y pas voir une vertu ſurnaturelle ?

Voilà les biens que la Religion a faits aux hommes, oſez encore la calomnier.

Mais nous voilà retombés ſous le joug des Prêtres, les voilà encor arbitres de nos deſtinées, les maîtres de notre fortune, les tyrans de nos cœurs. Voilà bientôt les Dixmes retablies, les Biens Nationaux reſtitués, & les mœurs ſcandaleuſes du Clergé revenues avec leur ancienne opulence. Ah ! Qui que vous ſoyez qui oſez tenir un tel langage, reſpectez du moins le malheur, & n'ajoutez point à tant de maux, le ſouvenir de quelques torts effacés par tant de pleurs & de ſouffrances. Sans doute dans un temps où le Clergé brilloit de toute ſa gloire, il y avoit quelque Philoſophie à tonner contre ſa conduite, & à lui rappeller ſes devoirs. Mais eſt-ce ſur les monceaux ſanglants des défenſeurs les plus généreux de la Foi, que vous oſez inſulter à leur cendre ? Eſt-ce à des hommes dénués de tout, auxquels il reſte à peine, des revenus immenſes qu'ils poſſé-

doient autrefois, aſſez de paille pour former le grabat fétide où ils ont croupi ſi long-tems, que vous oſez reprocher leur luxe ? Eſt-ce aux débris diſperſés de ce troupeau fidelle, épurés par les perſécutions, raffermis par l'exemple & l'épreuve du martyre, que vous avez la barbarie de rappeller des fautes qu'ils ſont les premiers à déplorer ? Ah ! ſi vous n'êtes pas juſtes, ſoyez du moins humains & ne violez pas les droits les plus ſacrés de la nature. Si vous n'avez pas oublié leurs torts, admirez du moins leur conſtance & ne vous ſouillez pas du fiel de leurs barbares perſécuteurs.

Quant aux biens nationaux, la Conſtitution en garantit la jouiſſance, & comme nous ne pouvons être heureux que par elle, il faut la ſuivre dans tous ſes points. D'ailleurs des hommes que ni la crainte de la misère, ni les fers, ni l'échafaud, n'ont pû forcer à trahir leur conſcience, ont fait leurs preuves de généroſité. Ils renonceront avec fermeté, à ces biens dont le mauvais uſage a attiré ſur leurs têtes de ſi cruelles perſécutions; rendus à leur inſtitution primitive, ils pratiqueront la pauvreté de leur Maître, ils ſe contenteront du plus ſimple néceſſaire, ils rendront par leurs vertus

la Religion plus respectable & n'en seront que plus respectés. Ce n'étoit pas pour leur voir étaler à la Cour, un luxe épouvantable, que les fidelles s'étoient dépouillés de leurs biens. Saint Paul & saint Athanase n'avoient ni carrosse ni palais, ils se contentoient du pur nécessaire ; tranquilles sur leur sort & sur l'amour de leur troupeau, le soin du salut des ames étoit le seul objet de leurs vœux & les privations qu'ils éprouvoient, la foi leur y faisoit trouver de charmes. Et sans chercher si loin nos modèles, l'illustre François de Sales, travailloit plus & dépensoit moins que le dernier de ses Curés, & ce Fénélon que je n'aurai jamais assez cité, pauvre au milieu de ses richesses, du sein des grandeurs où son sort le fixoit, ne perdoit pas un instant ses ouailles de vue, & les dédommageoit de son absence, par ses abondantes aumônes & ses touchantes leçons. Que les Évêques suivent ces traces glorieuses qu'ils n'auroient jamais dû abandonner ; qu'ils rentrent dans la condition sublime dont-ils se sont trop écartés, qu'ils remplissent toutes les fonctions de leur ministère ; qu'ils soient les pères du Peuple, les médiateurs entre le fils & le père, entre l'épouse & l'époux, les Instituteurs de la jeunesse, les consolateurs des affligés, les défenseurs de l'innocence, & ils verront bientôt

bientôt renaître ce respect qu'ils avoient perdu, ils seront entourés de gloire & le Peuple rendu meilleur par leurs vertus, ramené à cette pureté de mœurs que le libertinage à souillée, partagera avec eux les fruits de ses travaux. Voilà quels sont leurs biens, l'Évangile n'en a jamais connus d'autres.

Quant à la Dixme, si le Corps législatif adoptoit une Religion Dominante, ils prendroit sans doute des moyens pour que les Ministres du Culte de l'État ne mourussent pas de misère. Mais pour en assurer le paiement exact, qu'une guerre désastreuse, une expédition importante, mille circonstances imprévues pourroient souvent retarder, quel mal y auroit il que, par une addition aux charges locales, les Communes, c'est-à-dire, les Citoyens composants chaque Secte, se chargeassent eux-memes du paiement de leurs Curés, & contribuassent à raison de leur population à celui de l'Évêque? Ce surcroît de contribution ne ruineroit personne, & tout bien calculé, il n'est aucun ami de l'humanité & de la Religion, à qui les dons pour les frais de Culte & les secours aux Prêtres malheureux n'aient déjà coûté d'avantage. Et quand même l'objet en seroit important,

il n'eſt perſonne qui n'en fit volontiers le ſacrifice. On retrancheroit ſur les habits, ſur les repas, ſur les ſuperfluités de tous les genres, plutôt que de manquer à de ſi ſaints devoirs, & de toutes les Contributions ce ſeroit la plus exactement payée.

Mais les Prêtres prêcheront contre le Divorce. Sans doute. Croyez-vous qu'ils aient attendu juſqu'aujourd'hui ? Et d'où vient leur répugnance à faire leur ſoumiſſion ſans réſerve, que de cette Loi ſcandaleuſe que la Religion, la morale, & la politique repouſſent également, qui met le déſordre dans les familles, ouvre l'aſile le plus ſacré des mœurs à la licence, & fait du ſaint nœud du Mariage un concubinage perpétuel. Quel lien exiſtera-t-il entre les enfants lorſqu'ils ne reconnoîtront plus leur père, lorſque les jalouſies, les haines, les diſſentions qui ſurvivront à un nœud diſſous, mettront entr'eux & leurs parents une barrière inſurmontable ? Quel exemple pour eux, que ce changement habituel de femmes ſe ſuccèdants l'une à l'autre ſuivant les caprices paſſagers des paſſions, & leur laiſſant chacune des frères adultérins qui viennent rogner leur héritage ? Comment leur éducation ne ſera-t-elle pas négligée dans ce débordement de mœurs, ou ſouil-

lée qui plus eſt, du ſouffle empoiſonné du vice ? Une mère aſſez avilie pour fouler ouvertement les principes, aura-t-elle beaucoup d'amour pour les vertus qu'elle déshonore & beaucoup d'éloquence pour les inſpirer ? Ah ! On excuſe les foibleſſes, elles ſont attachées à notre nature, & malheur à celui que le ſentiment de ſa fragilité ne diſpoſe pas à l'indulgence. Mais les infamies ne méritent que le mépris. Oui, je le ſoutiens, une femme galante n'eſt qu'à plaindre; mais un Prêtre, une Religieuſe mariés, mais un homme, une femme Divorcés devroient être marqués d'un ſceau d'Anathème & tous les Citoyens honnêtes devroient les fuir avec horreur.

Mais ſi la Religion Catholique redevient Dominante, la République eſt perdue. Et la Royauté ſa compagne fidelle rélevera bientôt le Trône ſur ſes Autels. Laiſſons aux Jacobins ces craintes chimériques, laiſſons les Journaux protecteurs de cette ſecte infernale ſe battre les flancs pour vomir de vaines déclamations, & raſſurons-nous par l'exemple de quelques Cantons de la Suiſſe fondés ſur la Religion Catholique & bien plus anciens Républicains que nous. Mais ſouvenons-nous bien qu'il n'exiſta jamais de République ſans vertus, de vertu

ſans morale, & de morale ſans Religion ; & que le ſeul moyen de rendre nôtre édifice ſolide, c'eſt de le fonder ſur cette pierre inébranlable où ſe briſent les flots écumants.

Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar & à Dieu ce qui eſt à Dieu, dit le Sauveur des hommes. Le nom de Céſar ne déſigne pas ſeulement l'Empereur, mais toute autorité légitime. *Soyez ſoumis*, dit St. Paul, *aux Princes même infidelles.* C'eſt-à-dire, ſoyez Chrétiens, que la Loi de J. C. ſoit la baſe de toutes les votres & ayez le Gouvernement que vous voudrez. Il n'eſt point queſtion là de Royauté.

Mais loin de réprouver cette Religion Divine, il eſt de l'intérêt même politique de tout Gouvernement de la protéger. Car dans quelle Religion les Peuples peuvent-ils puiſer une morale plus pure, & une ſoumiſſion plus parfaite aux Lois ? Jamais Chrétiens fidelles à leurs devoirs ont-ils été chefs de révolte ? Jamais les premiers fidelles ont-ils déſobéi à Néron, à Tibère, à tous ces monſtres exécrables qui ſe faiſoient un jeu de leurs tourments ? Et cependant ſi jamais *l'inſurrection fût un devoir*, n'étoit-ce pas ſous le joug d'une ſi horrible tyrannie ?

Quels prodiges de valeur ne raconte-t-on pas de la légion fulminante ? Marc-Aurèle lui-même tout Payen qu'il étoit, n'héſite pas d'attribuer à ſes prières cette pluie miraculeuſe qui tomba tout-à-coup dans le camp des ennemis. Liſez dans Pline le jeune ſa fameuſe Épître à Trajan, au ſujet des Chrétiens ; (1) il y déplore des erreurs dont il ne pouvoit comprendre la ſublimité, mais il rend à leurs vertus la plus haute juſtice, il loue leur probité, leur bonne foi, leur fidélité, leur courage & l'aſſure qu'il n'a rien à craindre de ſi bons Citoyens. Ceux d'aujourd'hui quoique moins vertueux n'en ſeroient pas pour cela moins fidelles. Il en eſt peut-être qui regrettent l'ancien régime & en deſireroient le retour ; mais pourquoi ? Parce qu'ils exerçoient alors leur Religion ſans obſtacle, & qu'après tant de maux qui la leur ont rendue plus chère, ce n'eſt qu'à travers mille entraves qui gênent leur conſcience, qu'ils en peu-

(1) ..... quòd eſſent ſoliti ſtato die antè lucem convenire, carmenque Chriſto quaſi Deo, dicere ſecum invicem, ſeque ſacramento non in ſcelus aliquod obſtringere, ſed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depoſitum appellati negarent.

vent goûter les douces consolations. Qu'on la leur rende, mais libre, mais dégagée de tout serment, de toute soumission, de toutes ces Lois amphibologiques dont le sens perfide allarme les esprits timorés, & la République n'aura pas de Citoyens plus fidelles.

Mais la Constitution admet tous les Cultes & n'en reconnoît aucun. Eh ! bien qu'on la révise, elle même le permet ; on l'a tant de fois attaquée pour la détruire, ne pourra-t-on pas la corriger pour la maintenir ? l'État peut bien avoir sa Religion sans gêner pour cela les autres Cultes. Loin de nous ces idées d'intolérance. Ah ! gardons nous de remplacer les persécutions de l'impiété par celles du fanatisme.

Les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.

Que l'État redevienne Catholique, mais que les Citoyens exercent sans contrainte la Religion de leur cœur. Que les Fonctionnaires-Publics assistent aux cérémonies Religieuses que le Gouvernement ordonnera, mais autant seulement qu'elles ne contrarieront pas leurs consciences. Enfin nous avons essayé de tout. Nous avons parcouru en huit ans de révolution avec une rapidité effrayante, tous les degrés des

différentes Sectes qui se partagent l'Univers. Nous étions Catholiques en 1789. Nous avons été Schismatiques en 1790, Déistes en 93, Athées & Idolâtres en 94. Qu'avons-nous gagné à tous ces changemens ? L'anéantissement des mœurs, la destruction de la morale, toutes les horreurs, tous les crimes qui ont fait de notre Patrie un vaste tombeau. Réunissons-nous donc encore une fois sous cet Arbre sacré que jamais n'a frappé la foudre, rattachons-y les Lois, les mœurs, la morale, tout ce que nous avons perdu, & le vaisseau de la République jusqu'à présent agité par de si violentes tempêtes, parviendra bientôt dans un port assuré.

L'intérêt de l'État, la moralité du Peuple par rapport au Gouvernement, celle du Gouvernement par rapport au Peuple, toutes les considérations morales & politiques, l'exemple de tous les siècles, & plus que tout cela la volonté bien prononcée de la Nation, font sentir à tous les bons esprits, la nécessité d'une Religion Dominante.

Mais ce n'est point à ceux qui firent couler nos larmes qu'étoit réservée la gloire de les essuyer. Ce n'étoient point les bour-

reaux de nos pères qui pouvoient calmer nos douleurs, ce n'étoit pas aux démons qui ont renversé nos Temples qu'il appartenoit de les relever. Ces mains teintes de sang, gorgées de rapines, souillées de mille horreurs, envenimeroient nos maux & leur pitié seroit un nouveau crime.

Membres des deux nouveaux Tiers, vrais Représentants du Peuple, vous qu'il a choisis dans sa libre confiance, loin des torches & des échafauds, & vous Membres purs du troisième Tiers, qui avez lutté contre tant d'orages, c'est à vous que l'humanité & la Religion désolées remettent le soin de les venger. Quelle brillante carrière s'ouvre sous vos pas! Que de gloire vous allez moissonner? Que de bénédictions vous allez recueillir? Il semble que les monstres qui vous ont précédés n'ont commis tant de crimes, que pour vous donner la gloire de les réparer. Entendez les cris douloureux de tant de veuves éplorées, de mères éperdues, de fils au désespoir. Voyez ces filles chastes & timides qu'un ardent amour de la vertu avoit portées au plus pénible sacrifice; chassées de ces asiles redoutables que le vice même respectoit au milieu des villes les plus corrompues; dépouillées des biens qui formoient leur patrimoine,

patrimoine, réduites à mourir de faim & de misère, ou à mendier une offenſante pitié. Voyez les rentiers de l'État arroſer un pain de douleur de leurs larmes, tandis que les dilapidateurs de leurs maux, les éclabouſſent avec impudence de leur faſte inſolent, & inſultent à leur détreſſe. Jetez les yeux ſur les grandes villes, les ruines ſanglantes de Lyon, de Marſeille, les affreuſes expéditions de Nantes, vous les en feront détourner avec horreur. Portez-les enſuite ſur les petites, à la lueur des flammes de Bedoin vous diſcernerez l'antre ſanglant de la Glacière & d'Orange. Abaiſſez les ſur les Campagnes, & des milliers de victimes vous demanderont vengeance du fond de leurs tombeaux. Parcourez toutes les claſſes de la ſociété, par tout vous appercevrez des traces encor recentes des ravages, par tout vous trouverez des crimes à punir & des larmes à ſécher. Eh! bien vous pouvez d'un ſeul mot mettre le premier appareil ſur ces plaies encor ſaignantes. Ouvrez les Temples, dégagez la Religion des Lois atroces qui la tiennent dans l'eſclavage ſous le nom de la Liberté, & tous ces infortunés qui languiſſent depuis ſi long-temps ſous le poids de la douleur & de la misère, oublieront leurs maux pour courir dans les Temples attirer ſur vous les

795

bénédictions du Ciel. Hâtez-vous donc, Représentants du Peuple de venger la Religion, des outrages & des blaſphèmes dont quelques ſcélérats l'ont ſouillée en ſon nom, rétabliſſez dans toute ſa ſplendeur le Culte auguſte de nos pères, rendez-le celui de l'État, qu'il ſoit la baſe de vos Lois, la règle de votre conduite; qu'il conſacre vos Fêtes civiques, qu'il célèbre vos victoires, qu'il implore ſur les récoltes les ſecours bienfaiſants du Ciel, & que la Croix ce ſigne vénérable de paix & de ſalut, cet Arbre ſacré de la vraie Liberté du Monde, cet emblème de la parfaite Égalité, s'élève encor ſur les débris des monumens de l'Idolâtrie.

FIN.

nnée, madame, en
ars de chez vous aussi
démarche va vous
ire : mais que votre

que vous aurez à

ıstruisiez de tout ce
de Tourvel : de sa
le est triste ou gaïe ;
chez qui elle va ;
chez elle, & qui
passe son temps ; si
ses femmes, par-
qu'elle avoit amenée
ıand elle est seule ;
lit de suite, ou si
ıre pour rêver ; de
Songez aussi à vous
ui porte ses lettres
souvent à lui pour
sa place ; & quand
partir que celles qui
entes, & envoyez-
ut celles à Mde. de
rencontrez.
être encore quelque
de votre Julie. Si
ıme vous l'avez cru,
partager ; & n'allez
ridicule délicatesse :
as de bien d'autres,
ous. Si pourtant votre
importun, si vous
r exemple, qu'il oc-
lant la journée, &
souvent auprès de sa
par quelques moyens ;
le : n'en craignez pas

avoir à s'en plaindre. Je
reuse ! Que ne lui est-il aussi
dans mon cœur que d'y régner
souffrirois moins, s'il savoit tout
je souffre ; mais vous-même, à

les suites, je vous soutiendrai. Si
quittez pas cette maison. C'est par
qu'on voit tout, & qu'on voit bien.
le hasard faisoit renvoyer quelq
gens, présentez-vous pour le re
comme n'étant plus à moi. Dite
cas que vous m'avez quitté pour
une maison plus tranquille & plu
Tâchez enfin de vous faire accep
vous en garderai pas moins à mo
pendant ce tems, ce sera comme
Duchesse de***, & par la suite,
Tourvel vous en récompensera de
Si vous aviez assez d'adresse &
cette instruction devroit suffire ; n
suppléer à l'un & à l'autre, je vo
de l'argent. Le billet ci-joint vous
comme vous verrez, à toucher
louis chez mon homme d'affair
ne doute pas que vous ne soyez sa
Vous emploierez de cette somm
sera nécessaire pour décider Julie
une correspondance avec moi. Le
vira à faire boire les gens. Ayez s
que cela se pourra, que ce soit
Suisse de la maison, afin qu'il ain
y voir venir. Mais n'oubliez pas q
sont pas vos plaisirs que je veu
mais vos services.

Accoutumez Julie à observer
tout rapporter, même ce qui lui
minutieux. Il vaut mieux qu'elle é
phrases inutiles, que d'en omettre
ressante ; & souvent ce qui paroît i

